

MEXIQUE

nouvelles du

seconde époque - N° 20

MAI 1986



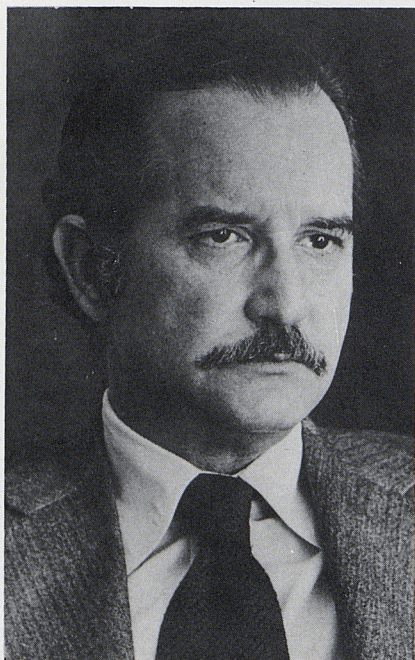
4°P. 6139

Le vieux gringo

par Carlos Fuentes

Traduit de l'Espagnol par Céline Zins

Editions Gallimard



Informations sur le Mexique d'hier et d'aujourd'hui

Bibliothèque « Benito Juarez »
Maison du Mexique - Cité Universitaire
9, bd Jourdan, 75690 Paris Cedex 14

15 000 ouvrages, 200 titres de périodiques, les journaux les plus importants du Mexique, encyclopédies, dictionnaires, thèses, statistiques. Sciences sociales et politiques, Anthropologie, Ethnologie, Education, Droit, Gestion, Histoire, Littérature, Théâtre, Musique, Cinéma et Arts plastiques.
Communication des ouvrages dans la salle.

Prêt à domicile. Photocopieuse.

Horaires :

Lundi à vendredi,
11 h. à 13 h. - 14 h. à 22 h.

Samedi 14 h à 19 h

Fermé : dimanche, jours fériés et le mois d'août.

Renseignements : 45.89.95.26 -
45.89.77.56.

Accès : R.E.R. Cité Universitaire, Bus
21, 67 et P.C.

Adhésion : Une photo, une pièce d'identité et 50 F.

« La révolution était ce tourbillon qui arrachait les hommes et les femmes de leurs racines pour les emporter loin de leur poussière tranquille, de leur vieux cimetière et de leur patelin perdu ». Harriet Winslow se souvient de la Révolution Mexicaine. Harriet Winslow, la *gringuita* retournée dans son pays, « assise seule » avec ses souvenirs. Elle se souvient de la révolution et, à travers elle, Carlos Fuentes nous plonge, à nouveau, dans l'ambiance de la Révolution Mexicaine. Sang et poussière.

Ce dernier roman de l'auteur de *La región más transparente* est l'histoire imaginaire de la mort d'Ambrose Bierce, « el gringo viejo », Bierce, ancien journaliste et écrivain, a réellement existé. Fuentes intercale dans les propos du « gringo viejo » certaines citations de Bierce. En particulier cette phrase prémonitrice : « Ce que vous appelez mourir n'est que la dernière souffrance ». Bierce a franchi la frontière du Mexique en 1914. Et il s'est perdu. Il a disparu... à jamais. Et Fuentes rêve. Il imagine le dernier itinéraire du « gringo viejo ». Il lui invente une mort. Qu'était venu faire le vieil homme au Mexique ? Que cherchait-il, sinon ceci, précisément : mourir.

Carlos Fuentes imagine que le « gringo viejo » a tenté de rejoindre les troupes de Pancho Villa. Il tombe sur le campement du jeune chef révolutionnaire Tomas Arroyo, dans les ruines de l'hacienda Miranda. Arroyo a passé son enfance sur le domaine, il y a travaillé comme ouvrier agricole. Devenu général dans les troupes de Pancho Villa, il est revenu aux lieux où il a peiné, où il a été humilié. L'hacienda a été incendiée. Les Miranda se sont enfuis, mais l'institutrice américaine est restée. Harriet, la « gringuita », partagée entre l'amour fulgurant que lui inspire le jeune chef révolutionnaire, et l'affection qu'elle porte au « gringo viejo », image superposée de son père, porté disparu pendant la guerre contre les États-Unis et Cuba.

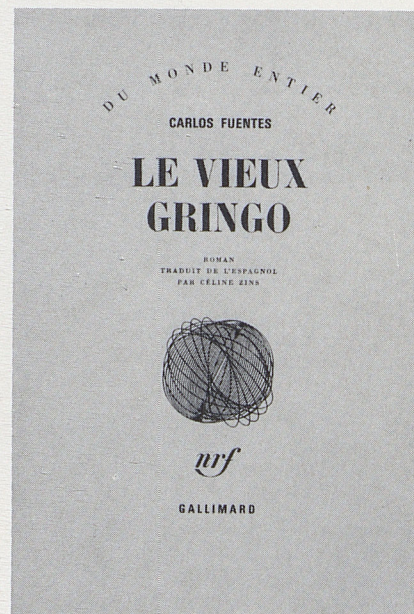
Harriet est retournée aux États-Unis. Et longtemps, bien longtemps après, elle se souvient. Le « gringo viejo » et le

Les articles contenus dans cette publication engagent la seule responsabilité de leurs auteurs, la reproduction partielle ou intégrale de ces textes et des informations, reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.

Chronique

des

livres



jeune chef sont morts. Et elle ne peut oublier. « Ah, vieux gringo, tu as eu ce que tu voulais, tu as fait un cadavre présentant bien. Ah, général Arroyo, tu as eu ce que tu voulais, tu es mort jeune ».

Carlos Fuentes, parti à la recherche du temps perdu et du fracas des anciennes batailles, nous a donné une passionnante méditation sur l'histoire, la cruauté, la vie et la mort.

Le directeur de la publication
Elena de RIBERA

Dépôt légal en 1986 (2^e trimestre)
Imprimé par Interprim 48.43.68.64.

**Cent soixante
quinze ans
d'histoire nationale
en quatre étapes**

• José Iturriaga

Etant donné que je ne me propose pas de faire la narration de ce qui a eu lieu dans notre pays depuis 175 ans, car cela demanderait plusieurs cycles de conférences, je me limiterai à faire une coupe horizontale de notre structure politique au cours de cette période pour faire ressortir nettement les quatre étapes qui ont marqué cette si longue durée.

La première étape représente 66 ans de luttes sanglantes ; 11 années pour l'indépendance et 55 années de guerres fratricides englobant les années qui vont de 1810 à 1876 ; la seconde dura 34 années de paix ou de pacification et va de 1877 à 1910 ; la troisième étape présente 19 ans de nouvelles guerres fratricides qui se sont déroulées de 1910 à 1929 ; et la quatrième est l'étape de paix intérieure qui dure depuis 56 ans.

Diviser ainsi une période aussi longue ne tient pas de l'arbitraire. Tout au contraire : cela s'avère hautement instructif, car le long de ces quatre étapes palpète un dilemme chargé de sens pour les mexicains : concorde et stabilité politique ou bien discorde et instabilité politique : paix intérieure et développement ou bien guerre civile provoquant la décapitalisation du pays et menaçant la souveraineté nationale.

Ce dilemme nous touche profondément parce que chaque fois que nous, les Mexicains avons été divisés, nous avons perdu beaucoup : du territoire et du temps précieux pour accéder en temps voulu au développement et acquérir des atouts dans la communauté internationale.

C'est pour cela qu'aujourd'hui plus que jamais nous devons rester unis dans ces années d'adversité qui comportent pourtant des possibilités de redressement. L'expérience démontre que la division des Mexicains ne profite qu'à l'adversaire extérieur.

La phase initiale s'étend de 1810 à 1876 et comporte deux périodes : 11 ans de luttes pour l'indépendance



contre l'Espagne et 55 ans de guerres fratricides qui suivirent la proclamation de notre indépendance.

Les événements qui se sont déroulés au cours des 55 premières années de vie indépendante sont tellement nombreux et si riches que leur synthèse peut aider à expliquer le présent.

Nos sanglantes luttes intestines n'ont pas cessé au cours de ces onze lustres et la carte de notre territoire a été par quatre fois mutilée. Pendant ces 55 ans nous avons fait face à des puissances étrangères au cours de cinq guerres et nous avons combattu des invasions fréquentes. Onze constitutions ont régi notre société au cours de ces années. Oui onze, au point que cette période a vu une instabilité politique incroyable et proprement pathologique ; elle enregistra soixante-six changements de Chefs de l'Exécutif, ce qui réduit à 10 mois en moyenne le mandat de chacun.

LE TERRITOIRE MUTILÉ

La première mutilation a eu lieu en 1824 après la chute d'Iturbide. Le Congrès constituant était en train de délibérer sur l'adoption d'une Constitution Fédérale, quand, au nom du fédéralisme, les députés représentant les Provinces Unies de l'Amérique Centrale ont demandé leur séparation du Mexique.

Nous avons subi une deuxième mutilation du territoire national en 1836 et une troisième en 1848. J'expliquerai comment elles se sont déroulées quand je parlerai des cinq guerres que nous avons dû mener contre l'étranger.

La quatrième mutilation du territoire a eu lieu en décembre 1853 quand Santa Anna a vendu la mesilla aux États-Unis par l'entremise de leur ministre plénipotentiaire James

Jadsden. La mesilla était une région rattachée aux États de Chihuahua et de Sonora d'une surface d'un peu plus de cent mille km², ce qui équivaut à la superficie des actuels États de Veracruz, Tabasco et Morelos.

En vérité au moment de notre accès à l'indépendance, les quatre millions de kilomètres que comptait la superficie du Mexique étaient limitrophes au nord avec la Russie des Tsars, au nord et au nord-est avec les États-Unis américains, et au sud avec ce qui était alors la province de Panama qui faisait partie de la République de Colombie.

Au moment d'accéder à l'indépendance en 1821, étant donné que nous n'étions pas formés à l'auto-gouvernement, car on sait que l'Espagne ne fut pas un maître en matière de sciences politiques et en l'art de gouverner, nous n'avions pas une idée claire du modèle de pays, comme on dit maintenant, que nous voulions construire. C'est pour cela que nous avons passé au cours de cette période d'une constitution à l'autre dans une recherche lucide, aveugle ou myope de la liberté et de la justice de la souveraineté nationale et de la paix intérieure. Une minorité cultivée, par contre, et cela va de soi, avait une vision claire d'un tel modèle.

LA GUERRE EXTÉRIEURE

Au cours de la première étape de notre histoire, et plus concrètement au cours de la période qui s'étend de Vicente Guerrero à la présidence de Benito Juárez, le Mexique a été engagé cinq fois dans des guerres contre des pays étrangers sans qu'ait cessé la cause réelle de ces conflits : la guerre civile endémique.

La première guerre a eu lieu en juin 1829 quand l'Espagne a envoyé sa flotte de guerre commandée par Isidro Barradas et transportant quatre mille soldats puissamment équipés avec l'objectif de réannexer l'ancienne colonie qu'elle avait perdue 8 ans auparavant. Notre agresseur a été vaincu dans l'actuelle Ciudad Madero, le mois de septembre de la même année et Barradas signa à Pueblo Viejo une convention par laquelle l'Espagne s'engageait à ne plus jamais attaquer le Mexique. L'indépendance de notre pays ne fut d'ailleurs pas reconnue par l'Espagne avant le 28 décembre 1836.

Nous avons dû livrer une deuxième guerre contre une puissance étrangère en 1836. Elle a été déclenchée quand Samuel Houston mena la lutte pour la séparation d'une énorme partie de l'État de Coahuila : le Texas. Le prétexte mis en avant étant que la république centrale instaurée au Mexique en 1835 était rejetée par les colons anglo-saxons qui lui préféreraient une république fédérale. Ils étaient appuyés par des volontaires de l'armée des États-Unis.

Le Président des États-Unis d'alors était Andrew Jackson alors que Santa Anna présidait au destin du Mexique. Ce dernier demanda au Congrès l'autorisation de se mettre à la tête des troupes mexicaines pour aller combattre les rebelles du Texas. Il faut cependant sur ce point rappeler un fait important : depuis le début du XIX^e siècle, les colons anglo-saxons avaient été d'accord pour s'établir autour de San Antonio de Béjar et d'autres lieux, et avaient juré solennellement d'observer et de pratiquer la religion catholique, apostolique et romaine ainsi que d'accepter le régime monarchique de Charles IV d'Espagne.

Mais il y a plus encore : quand le Mexique a accédé à l'indépendance portant Iturbide au trône impérial, les colons texans ont cette fois aussi accepté les institutions monarchiques dont le cadre juridique est encore plus étranger à la République Fédérale que le centralisme républicain. Et celui-ci est rejeté par les colons qui ont mis en avant un prétexte grossier de type juridique pour cacher un plan conçu d'avance et qui consistait d'abord à séparer le Texas du Mexique en 1835 pour le transformer en une

république autonome (statut qu'il conserva pendant plus de 9 ans) avec hymne national propre, drapeau, constitution et un corps diplomatique accrédité à Austin). La dernière phase était la demande que devait faire le Texas au Congrès des États-Unis d'approuver son annexion à l'Union Américaine. Les législateurs américains ont accepté au bout de longues délibérations l'annexion du Texas le 29 décembre 1845.

Au cours de cette guerre entre les colons texans et vers la fin de l'année 1836, les troupes de Santa Anna ont été finalement battues. Fait prisonnier, Santa Anna apposa sa signature sur un document qui consacrait l'annexion du Texas par nos voisins. Il est évident que le Sénat mexicain pour sa part, s'abstint de ratifier ce papier. Car il n'était que cela : un simple papier dépourvu de toute légitimité.

Le Mexique a été obligé de soutenir une troisième guerre contre une puissance étrangère au début de 1838 à cause d'un blocus naval que l'escadre du roi des Français, Louis-Philippe d'Orléans, a imposé au port de Veracruz, ainsi qu'à d'autres ports de la région. L'envahisseur prétextait le refus du Mexique de payer les dommages causés à plusieurs industriels et commerçants français, parmi lesquels certains pâtisseries au cours de 17 années de luttes fratricides. La Guerre des Gâteaux, car c'est sous ce nom qu'elle s'est inscrite dans notre historiographie, s'est terminée au bout de 5 mois, sans victoire pour l'escadre française et grâce à un traité de paix conclu grâce à la médiation du gouvernement anglais.

Au cours de la bataille qu'il livra le 5 décembre 1838 contre les Français, Santa Anna perdit un doigt de la main droite et la jambe gauche, mutilations qu'il allait rentabiliser et qui devait lui valoir plusieurs fois le pardon du peuple.



*Santa Anna et Juárez. Fresque de Diego Rivera
Escalier du Palais National. Mexico (1929-1935)*

Ce furent les États-Unis sous la présidence de James Polk qui déclenchèrent en mai 1846 la quatrième guerre qu'ait dû livrer le Mexique contre une puissance étrangère.

Le Président américain prétextait que l'armée mexicaine avait envahi le territoire prétendument américain du Texas après son annexion par le Sénat de son pays en décembre 1846. Cependant notre propre Chambre Haute n'avait ni approuvé ni confirmé la cession du Texas.

Nous avons été vaincus par les États-Unis et, nous avons cédé la Californie et le Nevada, l'Utah et le Colorado, le Nouveau Mexique et l'Arizona, une partie de l'Oklahoma, outre le Texas dont nous avons dû enregistrer la perte définitive.

La cinquième et dernière des guerres qui nous ait été imposée par une puissance étrangère pendant le XIX^e siècle est survenue comme toujours par une mise à profit de la division suicidaire des Mexicains une année après la guerre de Trois-Ans (1858-1861).

Cette agression nous a été infligée par la France de Napoléon le Petit, associé à Léopold 1^{er} de Belgique et à François-Joseph d'Autriche. Ce dernier, avec l'accord du monarque français, nous a envoyé son frère Maximilien, pour nous gouverner : il voulait en fait l'éloigner, car ses idées avancées le rendaient politiquement gênant.

L'occupation française dura 5 ans, du début 1862 à la mi-1867. Des accrochages sanglants et de cruelles guerres de guérilla franco-mexicaines se sont déroulées sur notre sol jusqu'à ce que le courage des troupes libérales aidées par le soutien diplomatique du Président Lincoln à Juárez, nous permette d'accéder à notre deuxième indépendance. Grâce à cette victoire, Benito Juárez a pu s'atteler au rétablissement des institutions républicaines en juillet 1867.

Il faut dire ici que ce qui a rendu possible l'appui diplomatique américain a été la fin de la guerre de Sécession américaine (1861-1865), ainsi que les menaces que faisait planer sur l'horizon européen l'imminence de la guerre franco-prussienne.

DE SANTA ANNA À JUÁREZ

Les symboles de cette première et longue étape agitée de notre histoire, qui va de 1821 à 1876 sont deux personnages antithétiques : Lopez de Santa Anna et Benito Juárez. Si je devais esquisser le portrait de Santa Anna, ce personnage tempéramental, je dirais qu'il a fait siennes toutes les idéologies : il a été royaliste et indépendantiste ; partisan de la monarchie d'Iturbide ; fondateur, sous l'inspiration de Joël Poinsett, de la République ; centraliste fanatique et fédéraliste acharné ; pro-américain servile et anti-yankee virulent ; monarchiste partisan de Maximilien et néo-républicain de la dernière heure, aux côtés de Juárez, pour devenir plus tard anti-juariste furibond. Aucune velléité ne lui fut étrangère. Personnage d'opéra tragi-comique ou de grand guignol, Santa-Anna attend toujours de la part de nos modernes psychanalistes une étude sérieuse.

Juárez représentait la volonté ordonnatrice au milieu du chaos. À la ferveur nationaliste que déclancha Hidalgo en 1810, Juárez ajouta un élément extrêmement important : l'idée de nation. Une notion claire de la capacité de notre nation d'accéder à une deuxième indépendance et de restaurer les institutions républicaines, après avoir subi l'invasion, pendant 5 ans, de 1862 à 1867, de l'armée napoléonienne la plus puissante de l'époque.

Mais l'exécution de Maximilien et la restauration de la République par Juárez en 1867 ne suffirent pas à instaurer la paix intérieure : nous devons encore subir

10 ans de guerre fratricide, plus ou moins intense. Deux d'entre-elles furent dirigées par celui qui était alors un fervent caudillo anti-réélectionniste, Porfirio Díaz.

L'ÈRE DE PORFIRIO DÍAZ

Cette nouvelle étape commence en 1876 avec l'arrivée de Porfirio Díaz au pouvoir et se termine avec sa chute en 1911. La paix, ou la pacification, fut le leit-motiv porfirien pendant 31 ans.

Díaz accéda à la présidence en novembre 1876. Il gouverna quelques semaines puis céda le pouvoir à son comparse, Juan Népomucène Méndez, afin d'aller combattre personnellement les foyers rebelles. Díaz revint victorieux et reprit le pouvoir en février 1867 en tant que Président par intérim.

Pendant son absence, Méndez avait appelé à des élections présidentielles. Díaz les remporta et se succéda à lui-même comme Président Constitutionnel le 5 mai de cette même année. Il finit son mandat le 30 novembre 1880.

Devant le lourd endettement du pays, Díaz a ouvert les frontières aux investissements étrangers pour être en mesure de faire face à l'onéreuse construction des chemins de fer reliant les différentes régions de notre territoire, dont les communications étaient jusqu'alors extrêmement difficiles, à cause d'une topographie accidentée. Les voies de chemin de fer furent tracées pour servir les intérêts britanniques et américains et pour transporter les richesses minières exploitées par des sociétés étrangères.

Au début de 1880, les courants d'opinion donnant comme favoris à la succession présidentielle Justo Benítez, ministre des Finances et Manuel Gonzalez, ministre de la Guerre, Porfirio Díaz fit triompher son comparse Gonzalez.

Le mandat de ce dirigeant, originaire de Tamaulipas, débuta en 1880 et se termina en 1884. La fortune lui fut adverse : il subit de plein fouet une grave crise économique. C'est pour cela que le retour de Porfirio Díaz ne rencontra pas d'opposition importante. Celui-ci termina son mandat de 4 ans puis un troisième de 1888 à 1892.

Laissant derrière lui tout scrupule, toute pudeur relative à son passé de militant anti-réélectionniste, Porfirio Díaz prit sa propre succession au cours des trois mandats qui suivirent : de 1892 à 1896, de 1896 à 1900 et de 1900 à 1904. Il fut donc l'homme fort de huit mandats présidentiels. En 1904, le Cercle des Amis du Général Díaz s'étant finalement résolu à accepter la condition finie et mortelle de son chef, ses membres se sont empressés de réintroduire dans le texte de la Constitution de 1857 la vice-présidence de la République qui avait été abolie par Díaz.

Étant donné que le mécontentement que le peuple mexicain exprimait tous les 4 ans devenait de plus en plus menaçant pour la dictature, le mandat présidentiel fut allongé et devint sexennat. Díaz accepta avec résignation les suggestions de ses partisans et accepta pour les élections de 1904 que soit accolée à sa propre candidature celle de Ramon Corral, Gouverneur du Sonora, pour la vice-présidence. Díaz et Corral remportèrent les élections et gouvernèrent le pays de 1904 à 1910.

Les deux se représentèrent en juillet 1910 contre Francisco Madero et Francisco Vasquez Gómez, candidats de l'opposition. Les élections eurent lieu alors que Madero était emprisonné dans le pénitencier de San Luis Potosi. Devant les énergiques protestations de Vasquez Gomez, les législateurs fédéraux durent se prononcer sur les résultats de ces élections. Díaz et Corral furent déclarés par le Congrès, Président et Vice-Président de la République respectivement pour la période allant de décembre 1910 au 30 Novembre 1916.

LA RÉVOLUTION

La troisième étape de ces 175 ans de notre histoire que nous retraçons correspond à un nouveau cycle de guerres civiles. Elle englobe presque deux décennies. Elle débute avec la révolution de Madero déclanchée le 20 novembre 1910 et se termine en juillet 1929 avec la défaite de la rébellion du Général Escobar.

Le premier soulèvement armé a donc été dirigé par Madero qui obligea Díaz et Corral à démissionner le 26 mai 1911.

Le chef du deuxième fut Emiliano Zapata qui se dressa contre le Président par intérim, León de la Barra.

Le troisième a été mené contre Madero par Bernardo Reyes.

Le quatrième, qui était aussi dirigé contre Madero, avait à sa tête Felix Díaz, le neveu de l'ancien dictateur.

Le cinquième, dirigé aussi contre Madero, avait pour chef Pascual Orozco.

Le sixième mit face à face Zapata et Madero.

Le septième a provoqué le renversement de Madero, l'Apôtre de la démocratie, le 22 février 1913. Celui-ci ainsi que le vice-président, Pino Suarez, ont été assassinés par la rébellion des troupes dirigées par Victorio Huerta en collusion avec l'Ambassadeur américain Henry Lane Wilson.

Le huitième dirigé par Venustiano Carranza, gouverneur du Coahuila, a été déclanché le 26 mars 1913, en vue de restaurer l'ordre constitutionnel violé par Victoriano Huerta.

Le neuvième qui commence un peu avant 1914, opposa l'Armée conventionnaliste au Gouvernement de Carranza qu'il refusait de reconnaître et à son armée constitutionnaliste. Francisco Villa était parmi les conventionnalistes.

Le dixième a été lancé à partir du village de Agua Prieta dans le Sonora en avril 1920 par le Gouverneur de cet État, Adolfo de la Huerta qui, ayant remporté la victoire et après avoir occupé brièvement la présidence par intérim, céda le pouvoir à Alvaro Obregón. L'assassinat du Président Carranza, perpétré le 21 Mai 1920, mit fin à cette rébellion.

C'est Adolfo de la Huerta qui à nouveau déclancha une rébellion militaire, la onzième. Mécontent de n'avoir été que Président par intérim pendant 6 mois, il voulut l'être à nouveau et se souleva contre son ancien chef, Obregón avec l'appui de 80 % de l'armée.

Le douzième fut appelé le soulèvement Cristero (1) et fut un des plus sanglants qu'ait subi notre pays. Il se prolongea de 1926, quand Calles était au Gouvernement, jusqu'à juin 1929 sous la présidence de Portes Gil.

Le treizième soulèvement, formenté en 1917 par les Généraux Arnulfo Gómez et Francisco J. Serrano, avait pour objet d'empêcher la réélection d'Obregón avant que Calles ne termine son mandat. Obregón fut assassiné non par une balle anti-réélectionniste, mais par une balle cristera.

Finalement, le quatorzième fut déclanché par Gonzalo Escobar le 4 mars 1929 dans le Sonora.



Au cours de cette seconde période de guerres fratricides, nous dûmes affronter deux invasions étrangères.

La première eut lieu du 21 avril au 23 Novembre 1914, quand le port de Veracruz fut bombardé et occupé par les marins d'une flotte nord-américaine de soixante-dix navires. Ce débarquement se produisit à un moment où le Gouvernement constitutionnaliste dirigé par Carranza

(1) *Les Cristeros étaient des catholiques qui se soulevèrent contre la politique laïque du gouvernement.*

devait lutter à l'intérieur contre les partisans de Pancho Villa et contre les derniers fidèles du Général usurpateur victorieux : Huerta.

La seconde invasion se produisit dans l'État de Chihuahua et fut dirigée par le Général nord-américain, John Pershing, du 15 mars 1916 au 5 février 1917. Durant ces onze mois, Pershing fut à la tête de cette dénommée expédition punitive pour emmener aux États-Unis Francisco Villa afin qu'il soit jugé par les tribunaux compétents du Nouveau-Mexique, pour avoir envahi et incendié le village nord-américain de Columbus, à l'aube du 9 mars 1886.

Carranza, en dépit de son désaccord politique avec Villa, ne pouvait ni ne devait admettre l'invasion de troupes étrangères à la recherche de celui-ci, car cela portait atteinte à la souveraineté de notre territoire. En revanche, Carranza offrait aux États-Unis de capturer Villa et de le faire juger par les tribunaux mexicains pour l'incendie de Columbus. Les États-Unis refusèrent et envahirent notre pays.

C'est alors, que face à cette invasion surgit l'héroïque résistance militaire de l'Armée constitutionnaliste elle-même. Finalement, Pershing, découragé par son échec, après onze mois de recherches vaines, rentra aux États-Unis précisément le jour où fut promulguée la constitution de 1917, c'est à dire le 5 février.

UN DEMI-SIÈCLE DE PAIX

CIVILE ET SOCIALE

Nous avons à peine entamé la seconde période de paix après avoir enduré 19 années difficiles provoquées par un second cycle de guerres civiles, lorsque notre économie fut étranglée par la crise mondiale de 1929 qui eut de graves conséquences au Mexique, provoquant un chômage massif qui effectua gravement la population, qui s'élevait alors à seize millions d'habitants.

Au cours de cette crise surmontée en 1933, commencent à se dessiner les contours bien précis qui délimitent cette quatrième étape de notre histoire. Elle se présente sous le signe d'une paix fondée sur une stabilité du pouvoir exécutif compatible avec une intense mobilité politique et sociale.

Pour la première fois, depuis que nous sommes une Nation indépendante, c'est à dire depuis 1921, douze chefs d'État terminèrent leurs mandats respectifs de 6 ans et se succédèrent pacifiquement : Portes Gil et Ortiz Rubio, Rodriguez et Cárdenas, Avila Camacho et Alemán, Ruiz Cortines et López Mateos, Díaz Ordaz et Echeverría, López Portillo et De La Madrid, qui finira son mandat en 1988.

Notre constitution actuelle, celle de 1917, s'accorde parfaitement à notre être collectif, parce qu'elle établit autour de son texte, le plus grand consensus possible entre Mexicains, les garanties individuelles s'enrichissant de garanties sociales, véritable nouveauté juridique dans le monde de 1917.

Ce n'est plus le fusil des frères ennemis qui décide de la lutte pour le pouvoir, mais le bulletin de vote.

Ce qui est sûr, c'est qu'au cours des 56 dernières années, malgré des difficultés économiques plus ou moins profondes, et en dépit des menaces externes, nous ne sommes pas retombés à nouveau dans la guerre civile. Et nous n'y retomberons pas. L'amère expérience de notre passé nous incite à préserver la paix intérieure, sous l'influence de laquelle s'épanouit pleinement notre personnalité de peuple créateur.

Entre la mexicanité et l'universalité

• **Fernando del PASO**

Au cours de la conférence que prononça en avril dernier le Dr Silvio Zavala au Lycée International de St-Germain en Laye, cet historien mexicain distingué, ancien Ambassadeur du Mexique en France, a affirmé que le moment était peut-être venu où les Mexicains doivent reconnaître l'énorme importance que l'Espagne - l'Espagne et sa langue, l'Espagne et sa culture - a eu par le passé et conserve toujours pour le présent du Mexique.

À quelques années de la célébration du 500^e anniversaire de la découverte de l'Amérique, cette invitation à procéder à ce que l'on pourrait appeler une ouverture vis-à-vis de l'Espagne prend un relief particulier. Mais parler de l'Espa-

gne équivaut à parler aussi de l'Europe et partant, se rapprocher de la première revient à se rapprocher de la seconde. Il n'y a rien dans cette attitude qui impliquerait de la part des Mexicains un refus de leur origine : ce fut en réalité l'arrivée des Espagnols, des Européens, qui transforma le Mexique en Nation par le biais de la soumission, de la juxtaposition, de la fusion, de toute une série de Nations différentes et de cultures extrêmement riches, au moyen des deux instruments les plus puissants de la Conquête : la religion et la langue. Grâce à eux et au cours de cette phase que nous pourrions qualifier de prénatale, le Mexique s'est intégré à la civilisation judéo-chrétienne occidentale.

La très galvaudée « crise d'identité » des Mexicains dont parlait déjà il y a plus de 50 ans Samuel Ramos dans *Le profil de l'homme et de la culture au Mexique*, reprise et recréée plus tard par Octavio Paz dans *Le labyrinthe de la solitude* et qui est presque devenue un stéréotype destinée à la consommation tant intérieure qu'extérieure, prendrait en fait son origine dans ce choc des cultures et dans la déchirure qui en résulta dont le reflet serait l'émergence de deux courants culturels conflictuels : l'un nationaliste, l'autre européisant. Celui-ci mépriserait les apports - extrêmement précieux et dont la permanence certifie la vitalité - des différentes cultures indigènes. Celui-là par contre, les exalterait jusqu'à l'exagération. Mais Samuel Ramos ne se contentait pas de rappeler que le nationalisme était en fin de compte une « idée européenne », il s'employait à définir deux types d'« européophilie » : une européophilie snob - une façon frivole d'être à la mode ou bien un mimétisme servile - et une européophilie authentique - celle qui exprime ce que dit en clair le philosophe mexicain en évoquant l'influence de la culture française au Mexique, « la survivance de l'esprit classique », l'esprit humaniste. Il faut rappeler ici que la pensée de Bénéto



Les cactus, le nopal, le rebozo, ces symboles de la mexicanité.

Juárez, un indien de race zapotèque pure, s'est nourrie des écrits de grands encyclopédistes français. Ce qui est le cas de tous les Mexicains libéraux notoires de l'époque.

De la même façon que Borges affirmait que : « L'on ne peut pas ne pas être moderne », on peut affirmer qu'il n'est pas possible non plus de ne pas être Mexicain quand on l'est. Même si, compte-tenu de l'individu et de l'époque, il faudrait peut-être distinguer entre des degrés différents de « mexicanité », à condition que l'on puisse, hypothèse idéale, se rapprocher d'une définition de la mexicanité.

Pour avoir recours une fois de plus, la dernière, à Samuel Ramos : on ne se choisit pas une culture comme on se choisirait une étiquette. De même il ne suffit pas non plus



C'est à Paolo Uccello que Diego a emprunté ses chevaux.

de se proposer d'être plus, ou très, ou rien d'autre que Mexicain ou Européen, ou universel, pour le devenir. Le grand dramaturge Ruiz de Alarcón qui est né au Mexique aux environs de 1580, ne pouvait être autre chose - du point de vue littéraire - qu'un produit du siècle d'or des *Lettres Espagnoles* et comme le dit Antonio Alatorre : « Ce qui chez lui, nous intéresse ce n'est pas tant sa qualité de Mexicain - réelle ? discutable ? inexistante ? - mais bien ses valeurs intrinsèques de dramaturge ». On pourrait tenir des propos semblables sur Sor Juana Inés de la Cruz, née en 1648, 9 ans après la mort de Ruiz de Alarcón. Joaquín Fernandez Lizardi, par contre, a vécu la lutte pour l'indépendance et la naissance d'une nouvelle nationalité qui

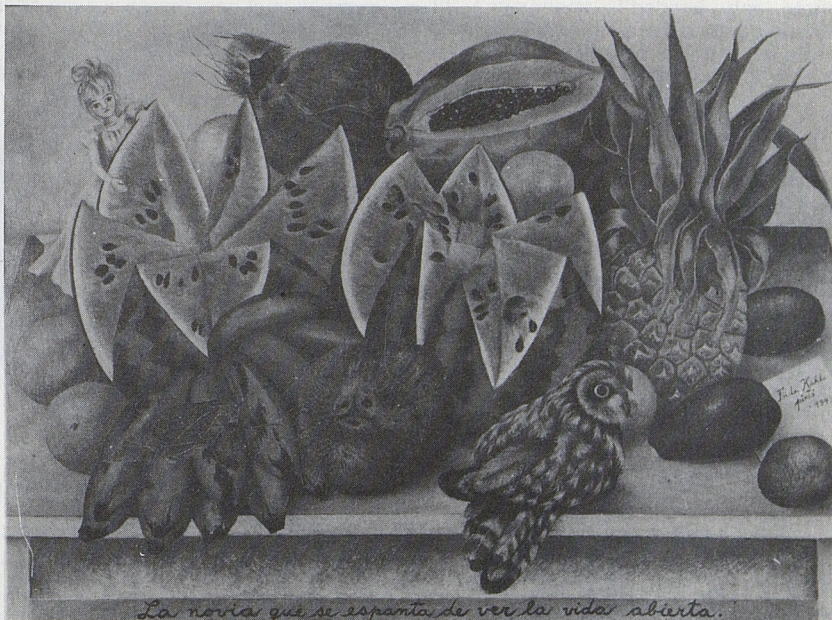
commence à balbutier dans ses articles et dans ses livres et à s'affirmer en tant que telle. Le pícario, le coquin du Periquillo Sarniento se distingue déjà du pícario du Lazarillo de Tormes ou du Guzmán de Alfarache. C'est un coquin plus Mexicain qu'Espagnol.

Rien de plus naturel et pratiquement inéluctable pour l'écrivain et pour l'artiste que de prendre pour point de départ la réalité qui leur est la plus familière : les thèmes et les personnages, l'atmosphère, le paysage, la langue, les images, l'histoire de son pays. C'est pour cette raison que l'on ne peut pas cesser d'être Mexicain si on l'est. Rien de plus naturel pour Manuel Payno que de tracer une vaste fresque de la société mexicaine de la première moitié du XIX^e siècle dans *Los bandidos de Río Frio*, ou pour Mariano Azuela et Martín Luis Guzmán d'écrire l'épopée de la Révolution mexicaine. Mais nous disions aussi que d'autre part il ne suffisait pas de décider d'être plus Mexicain pour le devenir, étant donné que le choix de thèmes que fait un écrivain n'en garantit pas l'authenticité. Cela, nous pouvons peut-être mieux le percevoir dans la peinture.

Héritier de toute la tradition de la peinture occidentale de Cimabue à Georges de la Tour, du Titien à Cézanne, Diego Rivera ne fut pas un peintre très Européen et nullement Mexicain au cours de sa phase cubiste. Il semblait un peu plus Mexicain qu'Européen lorsqu'il jouait dans ses tableaux cubistes avec des symboles ou des images nationales comme dans le tableau *Le Guerrillero*, et il était très Mexicain et nullement Européen à l'époque où il a peint les fresques de Chapingo ou du Palacio Nacional à Mexico. Diego a bien été un peintre mexicain mais ce qui nous intéresse dans sa peinture comme dans l'œuvre de Ruiz de Alarcón, ce sont ses valeurs intrinsèques. C'est en d'autres termes, cela même qui a fait de lui une valeur universelle pouvant être reconnue par un étranger éloigné par la sensibilité, voire ignorant des luttes sociales qui ont inspiré l'œuvre murale de Diego, tout comme aussi celle d'Orozco et de Siqueiros. Que savons-nous désormais par exemple de *La bataille de San Romano*, et que pourrions-nous en savoir qui serait à même de nous émouvoir plus que la simple contemplation de la merveilleuse série de tableaux à laquelle Paolo Uccello a donné ce titre ? Et l'exemple d'Uccello vise bien sûr une double intention car c'est à ce peintre italien génial que Diego a emprunté ses chevaux. La situation en littérature est analogue : la lutte entre Guelfes et Gibelins est trop lointaine pour qu'elle puisse aujourd'hui nous émouvoir. L'étudier aide, il est vrai, à mieux comprendre l'œuvre de Dante, mais ne rend pas nécessairement celle-ci encore plus belle à nos yeux.

Il est possible, bien sûr, d'affirmer qu'une grande partie de la littérature et de la peinture mexicaines a une « couleur locale ». Les Nations ont un style, une façon d'être et de s'exprimer plus ou moins reconnaissables, qui sont en même temps intangibles, dynamiques ; dès qu'on les classe, on les stéréotype. Ce style, cette façon d'être est, tout comme la divinité, partout et nulle part. Dans notre cas, la « mexicanité » de ce qui est mexicain se situe dans les grands thèmes et épopées de notre histoire, dans ses triomphes et ses échecs - la Révolution, la guerre des Cristeros, le caciquisme - mais aucunement dans l'un ou l'autre d'entre eux exclusivement. Elle réside dans le langage mais non pas dans chaque partie de la langue. Elle est présente par exemple, si nous voulons penser en termes d'art plastique, dans certains symboles qui tout en étant évidents, trop évidents peut-être, représentent d'une façon ou d'une autre, ce qui est « mexicain » : le sombrero et le figuier de Barbarie, le rebozo et la pastèque, mais non pas dans chacun de ces objets. La pastèque - aussi terre-à-terre soit-elle - constitue un bon exemple. Bien qu'il ne s'agisse pas d'un fruit originaire du Mexique, nous sommes si ardemment efforcés de la nationaliser, - parce qu'elle arbore les trois couleurs du drapeau mexi-

Les pastèques que nous
nous sommes efforcés de
naturaliser parce qu'elles
arborent les trois couleurs du
drapeau mexicain.



Nature morte
de Frida Kahlo

cain, et dans le bon ordre - que nous y sommes parvenus. Ou plutôt, c'est Rufino Tamayo qui y est parvenu, car ses pastèques sont mexicaines dans la mesure où elles sont uniques et ne ressemblent point ou à peine aux véritables pastèques. Le poète José Juan Tablada y est parvenu également en offrant au monde une tranche de pastèque métamorphosée en éclat de rire estival.

La littérature « dit » des choses parce qu'elle veut les dire, parce qu'elle doit les dire, la peinture figurative en dit, très souvent malgré elle. La musique ne nous « dit » rien, elle ne le peut même si elle le voulait : son langage est totalement abstrait. Il y a toutefois une musique de caractéristiques nationales qui peut être, disons, plus finlandaise ou plus mexicaine de quelque façon étrange, mystérieuse. Bon, ni si étrange, ni si mystérieuse. Sibelius et Moncayo ont été tous deux des produits d'une longue et foisonnante tradition musicale enracinée dans le folklore. Mais un auditoire mexicain n'a pas besoin de connaître les légendes ni les balades du Kalevala pour apprécier « Finlande » ni un public finlandais de connaître les chants et les danses de Veracruz pour se délecter en écoutant le « huapango ». Cette capacité de susciter par le simple son l'émotion et la joie, l'extase, se fonde sur l'universalité de la musique.

L'ouverture du Mexique vis-à-vis de l'Espagne dont parle le Dr Zavala et, via l'Espagne vers l'Europe, a eu lieu en réalité plusieurs fois. Elle a eu lieu avec le modernisme et ses précurseurs tels Gutiérrez Najera et Diaz Mirón. Elle s'est produite avec la peinture de Joaquin Clausell qui a donné à l'impressionnisme des couleurs nouvelles et vigoureuses, plus mexicaines si l'on veut ou tout au moins, pro pres à des régions plus tempérées. Elle s'effectue même si ce n'est qu'à moitié, dans le « stridentisme » de Maple Arce. Elle se réalise aussi dans l'œuvre poétique et dans les essais d'Octavio Paz. Dans *Al Filo del Agua* de Agustín Yañez qui incorpore les nouvelles techniques et les nouveaux styles qui dépassent les limites de l'expression et qui nous les offre comme un jeu de perles de verre. Plus tard Carlos Fuentes dans *La región más transparente* devait élargir encore plus cet horizon alors qu'il s'appropriait, en en faisant donation à la littérature mexicaine, des techniques des romanciers américains tels John Dos Passos.

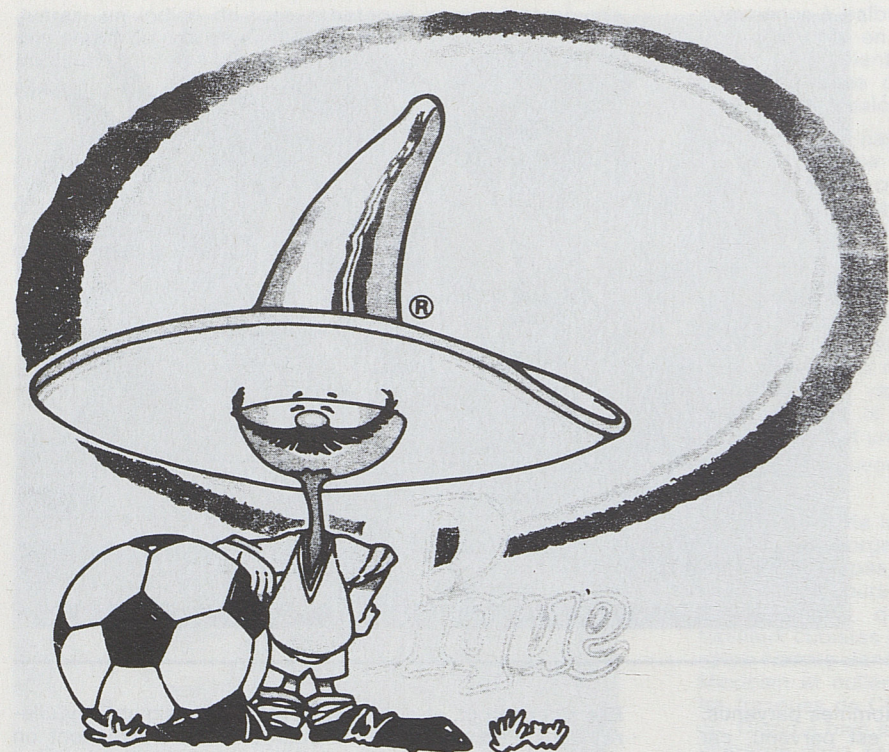
Elle s'accomplit, et d'une façon du reste vraiment singulière, dans *Pedro Páramo* de Juan Rulfo, un livre dont on pourrait penser qu'il ne peut être plus mexicain et qui pourtant n'en est pas moins universel. Dans ce sens le sort de *Pedro Páramo* est analogue à celui de *Ulysse* de Joyce, qui est l'œuvre la plus irlandaise qui ait jamais été écrite. Fuentes, enfin s'offre le luxe de construire un roman prodigieux autour de la vie et de la légende de Jeanne la Folle et de Philippe II. Ce qui ne veut pas dire que Fuentes soit moins Mexicain dans *Terra Nostra* que dans *La Muerte de Artemio Cruz*, car c'est seulement en tant que Mexicain, en tant qu'« il est Mexicain et rien d'autre, un Mexicain de grande culture et de vaste sensibilité, un Mexicain universel » qu'il a su recréer ce monde profondément espagnol et sinistre. Sa contrepartie serait peut-être *Tirano Banderas* de Valle Inclán.

Il y a bien sûr d'autres exemples. La poésie de Jaime Sabines et de Marco Antonio Montes de Oca, les romans de Salvador Elizondo et de Hugo Iriarte, la peinture de Arnoldo Cohen et de Gabriel Ramirez. Et à propos de peinture : les huiles, les acryliques des artistes mexicains qui ont participé à l'exposition : « Démons et merveilles, peintures d'Amérique latine » qui s'est tenu il y quelques semaines près de Paris à Vitry-sur-Seine, José Luis Cuevas, Agueda Lozano, Cristina Rubalcava, Juan Soriano et Francisco Toledo notamment, constituent autant de témoignages de l'universalité de l'expression artistique et culturelle mexicaine.

Ce qui n'ôte aucune validité ni ne contredit la théorie de la crise d'identité du Mexicain. Cela veut tout simplement dire que certains, sinon beaucoup, de Mexicains ont pu dépasser cette crise parce que, ce qui est paradoxal, il sont plongés dans une autre encore plus profonde. Dans la ville globale de Mac Luhan c'est bien l'identité de l'homme, l'identité de l'être humain et le - n'être pas humain -, qui est en jeu.

Paris, mai 1986

Photographies : Page 5, gravure de José Clemente Orozco. Page 6, la coupe de la canne à sucre, fresque de Diego Rivera. Palais de Cortes à Cuernavaca.



M
O
N
D
I
A
L

86

Les équipes :

Groupe A
Italie (1)
Bulgarie (2)
Argentine (3)
Corée du Sud

Groupe B
Mexique (5)
Belgique (6)
Paraguay (7)
Irak (8)

Groupe C
France (9)
Canada (10)
U.R.S.S. (11)
Hongrie (12)

Groupe D
Brésil (13)
Espagne (14)
Algérie (15)
Irlande du Nord (16)

Groupe E
R.F.A. (17)
Uruguay (18)
Écosse (19)
Danemark (20)

Groupe F
Pologne (21)
Maroc (22)
Portugal (23)
Angleterre (24)

Pique, la mascotte

Après Willy, le lionceau anglais du mondial 1966, Juanito, le niño mexicain de 1970, Tip et Tap, les deux jumeaux ouest-allemands nés en 1974, Pampita, l'enfant argentin de 1978, et Narajito, el muchacho espagnol de 1982, voici que le petit monde des mascottes s'est enrichi cette année avec l'arrivée d'un nouveau venu : Pique, le charro mexicain. Pique est né de l'imagination créatrice d'un groupe de six jeunes mexicains gagnants d'un concours largement ouvert au public et qui obtint un succès triomphal, puisque les organisateurs eurent la tâche difficile de choisir entre onze mille projets.

Pique a obtenu la préférence. Pique (ou chile) est le piment dont la

riche saveur caractérise la cuisine mexicaine, depuis les Aztèques jusqu'à nos jours. L'auteur du dessin original, le jeune Octavio Romero Gil eut l'idée de vêtir le piment en joueur de football, de lui barrer le « visage » d'une impressionnante moustache et de le coiffer d'un large sombrero de charro. Et voici, fièrement campé, Pique qui semble dire, à la façon des Français : « Qui s'y frotte, s'y pique ».

Le mot « pique » figure d'ailleurs, avec un sens assez voisin, dans nombre de formules mexicaines. On dit de deux personnes qu'elles « traen pique » lorsqu'elles sont en concurrence et s'opposent l'une à l'autre.

Et l'aficionado, l'habitué des stades mexicains ne manque jamais de qualifier de *picoso* le style d'une équipe qui se caractérise par son brio, son mordant et son inventivité.



CALENDRIER OFFICIEL DE LA COUPE DU MONDE DE FOOTBALL

31 MAI - 29 JUIN 1986

EXEMPLE :		1	N° de matches	1-2		N° des équipes	12.00		Heure																												
GRUPE	STADES	S 31	D 1	L 2	M 3	M 4	J 5	V 6	S 7	D 8	L 9	M 10	M 11	J 12	V 13	S 14	D 15	L 16	M 17	M 18	J 19	V 20	S 21	D 22	L 23	M 24	M 25	J 26	V 27	S 28	D 29						
A	Puebla CUAUHTEMOC						13 1-3 12.00					27 1-4 12.00						39 A1-CDE 16.00						47 3-4 16.00							51 3-4 12.00	5					
	Mexico OLIMPICO 68			4 3-4 12.00			14 2-4 6.00					28 2-3 12.00							41 A2-C2 12.00													4					
B	Mexico AZTECA	1 1-2 12.00			7 5-6 12.00				19 5-7 12.00			29 5-8 12.00					37 B1-ACD 12.00			43 F2-B2 12.00				48 1-2 12.00			49 A-B 16.00				52 1-2 12.00	9					
	Toluca TOLUCA					10 7-8 12.00				22 6-8 12.00		30 6-7 12.00																			3						
C	León LEÓN		2 9-10 16.00				15 9-11 12.00				25 9-12 12.00							38 C1-ABF 16.00														4					
	Irapuato IRAPUATO			5 11-12 12.00				16 10-12 12.00			26 10-11 12.00																				3						
D	Guadalajara JALISCO		3 13-14 12.00					17 13-15 12.00					33 13-16 12.00					40 D1-BEF 12.00						45 5-6 12.00			50 C-D 12.00					6					
	Guadalajara 3 DE MARZO				8 15-16 12.00				20 14-16 12.00			31 22-23 16.00																			3						
E	Queretaro CORREGIDORA					11 17-18 12.00				23 17-19 12.00					35 17-20 12.00					44 E1-D2 16.00												4					
	Mexico NEZA 86					12 19-20 16.00				24 18-20 16.00					36 18-19 12.00																3						
F	Monterrey UNIVERSITARIO			6 21-22 16.00					21 21-23 16.00			32 21-24 16.00							42 F1-E2 16.00					46 7-8 16.00								5					
	Monterrey TECNOLOGICO				9 23-24 16.00			18 22-24 16.00				34 14-15 12.00																			3						
Nombre de matches qui se joueront chaque jour		1	2	3	3	3	3	3	3	3	2	2	4	2	2		2	2	2	2			2	2			2			1	1	52					

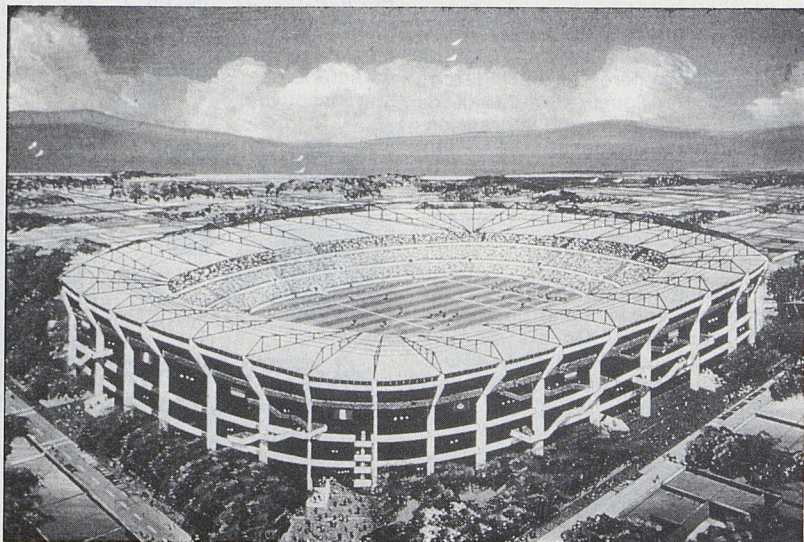
En quart de finale, les participants, au nombre de huit, sont désignés par les numéros 1 à 8 (qu'il ne faut pas confondre avec les mêmes chiffres donnés à des équipes figurant dans la première phase des épreuves).

Les matchs s'organisent de la façon suivante :

21 juin (Guadalajara, Stade Jalisco)
N° 5 (vainqueur du match D1/BEF) contre N° 6 (vainqueur du match A2/C2).

21 juin (Monterrey)
N° 7 (vainqueur du match F1/E2) contre N° 8 (vainqueur du match B1/ACD).
22 juin (Azteca, Mexico)
N° 1 (vainqueur du match A1/CDE) contre N° 2 (vainqueur B2/F2).

22 juin (Puebla, Stade Cuauhtémoc)
N° 3 (vainqueur E1/D2) contre N° 4 (vainqueur C1/ABF).



Le stade Jalisco de Guadalajara où se disputera l'un des matchs de demi-finale le 25 juin.

L'équipe du Mexique

Directeur technique :

Velibor Milutinovic Tomic Bora

Noms	Clubs	Position	Âges
Pablo Larios	Cruz Azul	Gardien de but	25 ans
Olaf Heredia	U.N.L.	-	28 ans
Ignacio Rodriguez	Atlante	-	29 ans
Mario A. Trejo	America	Arrière	30 ans
Armando Manzo	America	Arrière	27 ans
Fernando Quirarte	Guadalajara	-	29 ans
Felix Cruz	U.N.A.M.	-	26 ans
Raúl Servin	U.N.A.M.	-	22 ans
Rafael Amador	U.N.A.M.	-	27 ans
Miguel España	U.N.A.M.	Milieu de terrain	22 ans
Carlos Muñoz	U.N.L.	-	26 ans
Carlos de los Cobos	America	-	27 ans
Cristóbal Ortega	America	-	30 ans
Tomas Boy	U.N.L.	-	33 ans
Alejandro Domínguez	America	-	24 ans
Javier Aguirre	Atlante	-	27 ans
Manuel Negrete	U.N.A.M.	-	26 ans
Hugo Sánchez	Real Madrid	Avant	27 ans
Carlos Hermsillo	America	-	23 ans
Luis Flores	U.N.A.M.	-	25 ans
Javier Hernández	U.A.G.	-	24 ans
Fco Javier Cruz	Monterrey	-	20 ans

Une équipe dynamique et équilibrée, dont tous les membres mériteraient d'être mentionnés. Outre Hugo Sánchez, les noms qui reviennent le plus souvent dans les colonnes de *Esto*, de *La Afición* de *Ovaciones* et autres journaux sportifs mexicains, sont ceux de Fernando Quirarte, 29 ans, vétéran de l'équipe de Guadalajara, de Manuel Negrete, dyna-

mique « milieu de terrain » de l'équipe de l'U.N.A.M. (Université de Mexico), de Felix Cruz, 26 ans, également de l'équipe de l'U.N.A.M., et de Tomas Boy, 33 ans, de l'équipe de l'Université de Nuevo León. Parmi ceux qui peuvent se distinguer particulièrement au cours des matchs de la Coupe du Monde, les journaux signalent également le basque

Un espoir pour le football mexicain

Hugo Sánchez

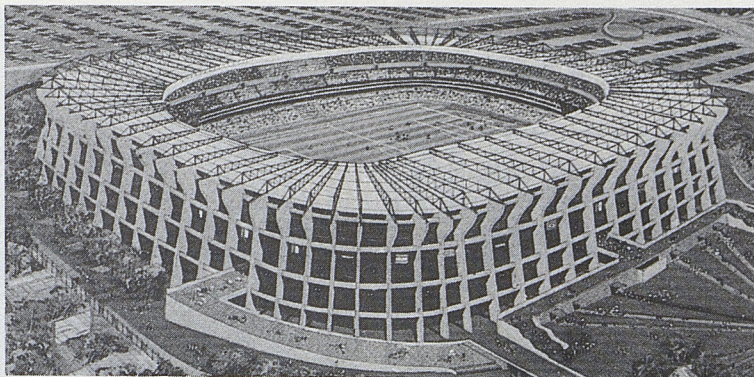
Un corps mince, qui donne une singulière impression de mobilité, d'agilité, des yeux curieux, quelque peu rieurs, dans un visage régulier surmonté d'une abondante chevelure noire, tel apparaît Hugo Sánchez, espoir numéro un du football mexicain.

À 27 ans, Hugo Sánchez a déjà franchi bien des étapes. Après des débuts brillants dans les catégories « amateur » puis « juvénile », il aborde la première division en 1976, dans l'équipe des « Pumas ». En 1978 et 1979, il est engagé aux États-Unis pour renforcer, à l'occasion des matchs d'été, l'équipe San Diego Soccers.

En 1981, il part pour l'Espagne, où, pendant 4 ans, il fera partie de l'Atlético de Madrid, avant de passer en 1985 au Real Madrid.

Hugo Sánchez, qui vit aux environs de la capitale espagnole avec sa femme et son enfant, a joué son dernier match européen avant la Coupe du Monde, le 6 mai, avec ses compagnons du Real Madrid, contre l'équipe de Cologne, Allemagne Fédérale. Le 8, il arrive à Mexico, où il dispose d'une semaine de repos. Le 14 mai, il s'incorpore à l'équipe du Mexique, mais pour partir aussitôt à Los Angeles afin de participer, le 15 mai, au match Mexico-Angleterre. Encore trois jours de détente. Et le 21 mai, il rejoint ses compagnons au centre de formation de la société Nestlé, au kilomètre 38 de la route Mexico-Toluca. Ultime étape d'entraînement avant les matchs décisifs de la Coupe du Monde 86.

Javier Aguirre, 27 ans, « milieu de terrain » de la populaire équipe Atlante, de Mexico.



Les stades de Mexico

(1)

LES VILLES DU MONDIAL

Les matchs les plus importants de la Coupe du Monde de football 1986 se dérouleront comme il se doit dans la capitale fédérale.

Le stade Azteca qui servira de cadre à la finale est l'un des plus beaux et des plus fonctionnels du monde.

La direction des travaux - première pierre posée en 1962 - fut confiée à MM. Pedro Ramirez Vásquez et Rafael Mijares.

La capacité du stade Azteca était à l'origine de cent mille spectateurs, confortablement installés sur les gradins. Sa surface est de 63 059 m². Pour la construction ont été employés 100 000 tonnes de béton, 8 000 tonnes de tiges métalliques de haute résistance pour la structure en béton et 1 200 tonnes d'acier pour la structure de la toiture.

Les parkings vont de pair avec la capacité du stade : 5 500 automobiles dans les parkings extérieurs et 1 200 dans les parkings correspondants aux loges. Malgré les dimensions du stade Azteca, la distance visuelle maximum entre les

sièges les plus éloignés et le centre du terrain, n'est que de 124 mètres linéaires. Non seulement la visibilité, mais encore l'acoustique, sont excellents du fait que le système de transmission a une seule source basée sur une corbeille qui, à 35 mètres au-dessus du terrain - hors d'atteinte du ballon - avec quatre haut-parleurs disposés en forme radiale, évite les échos et les réverbérations.

Le terrain unique en son genre au Mexique, a été conçu et réalisé sous la supervision des meilleurs techniciens anglais dans ce domaine. Le gazon qui le recouvre est composé d'un mélange de cinq espèces différentes de pelouses, pour garantir en toute saison et sous diverses conditions climatologiques, la meilleure piste possible aux joueurs.

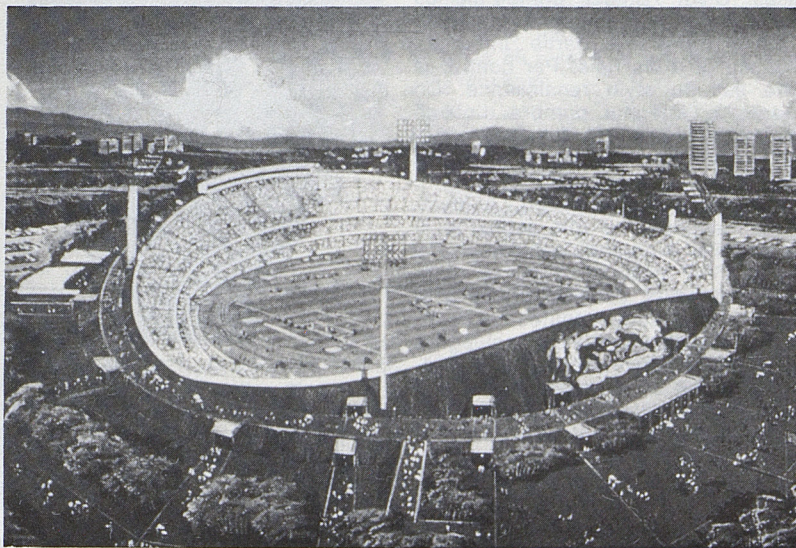
Inauguré le 29 mai 1968, le stade Azteca a été le cadre de grands événements sportifs, en particulier du tournoi de football des jeux olympiques de 1968 et de la Coupe du Monde de 1970. A l'oc-

casion de la Coupe du Monde 1986, qui marquera le vingtième anniversaire du stade, celui-ci a fait l'objet de travaux de modernisation qui ont surtout porté sur la tribune occidentale et les tunnels d'accès correspondants. A la suite de ces travaux, la capacité du stade a été portée de cent à cent dix mille places.

Le stade Olympique 68, est situé dans l'enceinte de la Cité Universitaire, en bordure de l'avenue de « Los Insurgentes » considérée comme la plus longue du monde, car elle traverse pratiquement toute la ville du nord au sud.

Ce stade qui fut le principal théâtre des Jeux Olympiques de 1968, est le centre d'entraînement de la dynamique équipe de football de l'Université de Mexico.

Trois matchs de première partie (Argentine-Corée, le 2 juin ; Corée-Bulgarie, le 5 juin et Argentine-Bulgarie, le 10 juin) ainsi qu'un match de huitième de finale, le 17 juin ; se disputèrent sur ce stade qui peut accueillir 72 212 spectateurs.



Ci-dessus : le stade olympique de la Cité Universitaire de Mexico.
En haut : Le stade Azteca.

(1) En ce qui concerne la ville de Mexico, son histoire, ses monuments, se reporter à la revue « Nouvelles du Mexique » seconde époque, N° 19 de mars 1986, consacrée à la capitale fédérale.

Guadalajara



**la perle
de
l'occident**

Capitale de l'Etat de Jalisco et seconde ville du Mexique, Guadalajara est souvent nommée « La perle de l'occident », surnom dû, en premier lieu, à sa situation géographique. Située à l'ouest de Mexico, à 1 547 mètres d'altitude, dans la petite vallée de l'Atemajac au cœur du florissant bassin du Rio Santiago, la ville jouit toute l'année d'un climat exceptionnellement doux, avec des pluies modérées l'été et au début de l'automne.

Après diverses tentatives d'établissement dans la région, la ville fut créée en 1542, sous le gouvernement du Vice-Roi Antonio de Mendoza. La cathédrale, l'un des monuments les plus importants de l'art vice-royal, fut commencée en 1561, sur les plans de l'architecte Martín Casillas. C'est l'unique cathédrale du Mexique construite en style gothique, du moins dans sa partie intérieure composée de trois nefs. Par contre, la façade est de style renaissance. On conserve à l'intérieur nombre d'objets d'art, en particulier la fameuse « Assomption de la Vierge » attribuée à Murillo.

Aux alentours de l'année 1700, Guadalajara était encore une fort petite bourgade qui allait s'agrandir rapidement au cours du XVIII^e siècle et s'orner de nombreux monuments, ecclésiastiques pour la plupart, qui illustrent toutes les nuances du baroque mexicain. L'église Santa-Mónica constitue l'un des meilleurs exemples du baroque exubérant. Vers la fin du XVIII^e siècle, le style évoluant vers le néo-classique, devient plus

dépouillé, plus sévère. L'exemple le plus typique de cette époque est l'hospice Cabañas, dont les plans ont été conçus par l'architecte Manuel Tolsa. La construction commencée aux dernières années du XVIII^e siècle, fut terminée au



Jarre en terre polychrome (Tonalá. Etat de Jalisco).

début du XIX^e. La chapelle de l'hospice a été ornée à notre époque de fresques monumentales, œuvres de José Clemente Orozco.

Le vaste palais du Gouvernement, construit au XXVIII^e siècle, illustre, lui aussi, l'évolution du baroque vers le néo-classique.



La cathédrale, l'un des monuments les plus importants de l'époque vice-royale.

Guadalajara qui, à la fin de l'époque vicéroyale, constituait une cité prospère de 30 000 habitants, eut à souffrir des luttes civiles du XIX^e siècle (lutte pour l'indépendance et guerre civile de 1858-1860 entre conservateurs et libéraux).

La reconstruction de la ville fut rapidement menée à bien. De cette époque datent quelques-uns des plus importants monuments de Guadalajara, en particulier l'imposant théâtre Degollado, dont la construction avait été décidée quelques années plus tôt, en 1955, par le dirigeant libéral Santos Degollado, alors Gouverneur de l'Etat de Jalisco. Le théâtre fut inauguré en 1866 avec une représentation de l'opéra de Donizetti, Lucie de Lammermoor.

L'essor de la ville a été favorisé par sa situation géographique au cœur du bassin du Rio Santiago, riche région de cultures et surtout d'élevage. Aussi Guadalajara est-elle renommée pour ses *charreadas*, ces joutes de cavaliers gardiens de troupeaux, vêtus du costume traditionnel richement brodé, qui manient le lasso avec maestria.

Par ailleurs, la proximité de la région minière de la Sierra Madre occidentale, a favorisé à notre époque, l'éclosion d'une puissante industrie locale. Cette industrialisation rapide n'a d'ailleurs nullement porté préjudice à l'artisanat populaire, en particulier à la céramique, dont le centre de production se trouve à Tlaquepaque, autrefois petit village, aujourd'hui faubourg de la grand-ville.

Autre facteur important du développement de la ville : sa position sur le grand axe routier conduisant de Mexico aux ports et aux plages de la côte du Pacifique.

Guadalajara est une cité allègre où les *mariachis*, ces musiciens populaires en



Ciudad Nezahualcóyotl

**Football :
dans la
mégapole
des pauvres**

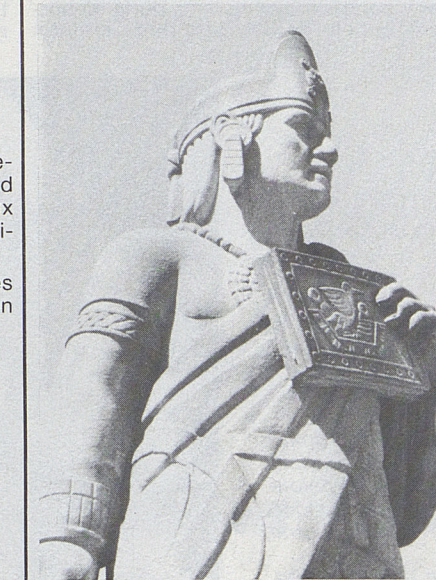
Située à l'ouest de Mexico, sur l'emplacement aujourd'hui desséché du lac de Texcoco, Ciudad Nezahualcóyotl, qui compte aujourd'hui plus de deux millions d'habitants, est une ville champignon créée par l'afflux des émigrants venus de toutes les régions du Mexique, dans l'espoir de trouver du travail dans la capitale fédérale.

La ville doit son nom à un personnage mi-historique, mi-léendaire de l'époque pré-hispanique, le Roi de Texcoco,

Nezahualcóyotl, prince poète et philosophe qui, selon les récits du chroniqueur Fernando de Alva, possédait sur les rives du lac de Texcoco, un somptueux palais où il se retirait pour méditer et composer ses poèmes. Les touristes peuvent évoquer le souvenir de ce roi philosophe en visitant ses bains conservés à Texcotzingo, et le jardin botanique qu'il créa et qui porte aujourd'hui le nom de Parque del Contador.

Vaste agglomération besogneuse, Ciudad Nezahualcóyotl est paradoxalement liée à l'un des souvenirs les plus poétiques de l'histoire du Mexique. Ce fut, en effet, à San Miguel Nepantla, non loin des rives, alors paisibles et verdoyantes, du lac de Texcoco, que naquit, le 12 Novembre 1651, Juan de Asbaje, plus connu sous le nom de Sor Juana Inés de la Cruz.

Le stade local, qui porte le nom de « Naza 86 » est l'un des plus modernes du Mexique.



Statue de Nezahualcóyotl

Population :	2 724 700 habitants
Altitude :	2 238 mètres
Température moyenne en juin :	23°
Distance entre Nezahualcóyotl et Mexico :	16 km

costume typique, interprètent le folklore Jalisciense l'un des plus riches du Mexique.

Visitée chaque année par des milliers de touristes, Guadalajara est le centre de nombreuses excursions, vers le village pittoresque de Tonalá, vers Tequila qui a donné son nom à la boisson fameuse, et vers les rives du lac de Chapala.

Cité sportive, Guadalajara compte, outre la populaire équipe qui porte son nom, trois autres clubs sportifs : l'Atlas,

l'équipe de l'Université et le groupe Jalisco. La ville compte deux stades. Le Jalisco, d'une contenance de 66 000 places, fut inauguré en 1960 et vit se dérouler quelques-uns des matchs les plus disputés de la coupe du monde 1970 et du second Mondial juvénile en 1981. Par ailleurs, le stade « Trois mars », moins vaste (30 000 places), mais plus moderne, a été construit sur l'initiative des étudiants et des anciens élèves de l'Université Autonome de Guadalajara.

Population :	3 602 700 habitants
Altitude :	1 547 mètres
Température moyenne en juin :	28°
Distance entre Guadalajara et Mexico :	579 km

Querétaro

Aux origines du jeu de pelote



Située dans une vallée fertile au pied de la Sierra Gorda, Querétaro, capitale de l'Etat de ce nom, mérite, plus que toute autre ville du Mexique, de servir de théâtre aux affrontements de la Coupe du Monde 1986, puisque son nom en dialecte tarasque signifie « lieu où l'on joue à la pelote ».

On sait que, dans le Mexique pré-hispanique, ce jeu ne constituait pas seulement un sport, mais aussi un rite magique. Le mouvement de la pelote symbolisait les trajectoires du soleil et de la lune. Un stade de pelote, le « tachtli », en dialecte nahuatl, existait dans tous les centres cérémoniaux (1) des peuples indiens. Du mot « tachtli » procède, semble-t-il, le nom de certaines villes, en particulier Tlaxcala, dans l'Etat de ce nom, et Taxco (Etat de Guerrero). Le futur Querétaro fut à l'époque pré-hispanique, un centre cérémonial des Indiens Otomis, qui lui donnèrent le nom de Ndamxey, qui, dans leur dialecte, signifie « jeu de pelote ». Au lendemain de la conquête espagnole, des Indiens Purepechas ou Tarasques, affluèrent en ce lieu et lui donnèrent le nom de Querétaro, qui, dans leur dialecte a la même signification.



Ce fut pourtant un Cacique Otomi de Jilotepec, nommé Cónin, qui s'étant allié aux Espagnols et ayant reçu le bap-

(1) Dans les peuplades indiennes, à l'époque pré-hispanique et encore de nos jours, le « centre cérémonial » est un hameau qui ne compte, de façon permanente que quelques maisons, mais vers lequel la population paysanne des alentours afflue aux jours de fête ou de marché.

tème sous le nom de Hernando de Tapia, occupa, le 25 juillet 1531, ce petit centre indigène, qui porta désormais le nom de Santiago de Querétaro.

Ce fut probablement en 1534 que Juan Sánchez de Alaniz établit le nouveau tracé du village qui fut élevé à la catégorie de *pueblo* (bourg) le 27 octobre 1537,

À droite : cloître
et tours du
monastère de
San Agustín.
Exemple de
baroque
« querétaro ».
XVIII^e siècle.

En haut,
à gauche :
Joueur de pelote.
Époque classique.
Plateau central.

En haut, à droite :
Joueur de pelote
casqué, Terre
cuite. Époque
classique.
(400-700 de notre
ère)
Originnaire de
la région
de Jalisco.



et au rang de ville en 1609. En 1656, le Vice-Roi Duc d'Albuquerque, lui octroya le titre de « cité très noble et très royale ». Titre confirmé en 1712 par Philippe V qui, en 1733 signa les ordonnances destinées à régir la vie juridique de cette « cité si chère à notre cœur et si méritante ».

En 1671 Querétaro avait reçu par *cedula real* (ordonnance royale), datée du 1^{er} octobre, le titre de troisième ville du royaume, après Mexico et Puebla. Et quelques années plus tard, en 1688, Carlos de Sigüenza y Góngora, conquis par la petite cité et le paysage luxuriant du Bajío, avait écrit son ouvrage intitulé *Las glorias de Querétaro*.

Aux toutes premières années du XIX^e siècle, Querétaro était l'un des principaux centres de réunion des libéraux partisans de l'indépendance. Miguel Hidalgo, curé de Dolorès, assistait à ces réunions, qui se tenaient sous la protection occulte de la *corregidora* (épouse du Gouverneur) Josefa Ortiz de Domínguez. Cette conjuration aboutit au soulèvement du 16 septembre 1810, qui fut durement réprimé par les forces fidèles à la Couronne espagnole.



Le rôle de Querétaro ne fut pas moindre après la proclamation de l'indépendance du Mexique. La ville qui fut, en 1822, le siège du premier congrès constituant, fut proclamée capitale et siège du pouvoir fédéral au cours de la guerre mexicano-nord américaine, lorsque les troupes yankees occupèrent temporairement Mexico, à la suite de l'héroïque et vaine résistance des cadets de l'école militaire dans le château de Chapultepec. (1847).

Ce fut également à Querétaro que l'Empereur Maximilien 1^{er} et les débris de son armée cherchèrent refuge, en février 1867. Assiégé dans la ville par les forces républicaines aux ordres du général Escobedo, le Prince décida de se rendre le 15 mars. Jugé à Querétaro, il fut passé par les armes, aux alentours de la ville, sur le *cerro de las campanas* (colline des cloches), en compagnie de deux de ses fidèles, le 19 juin 1867.

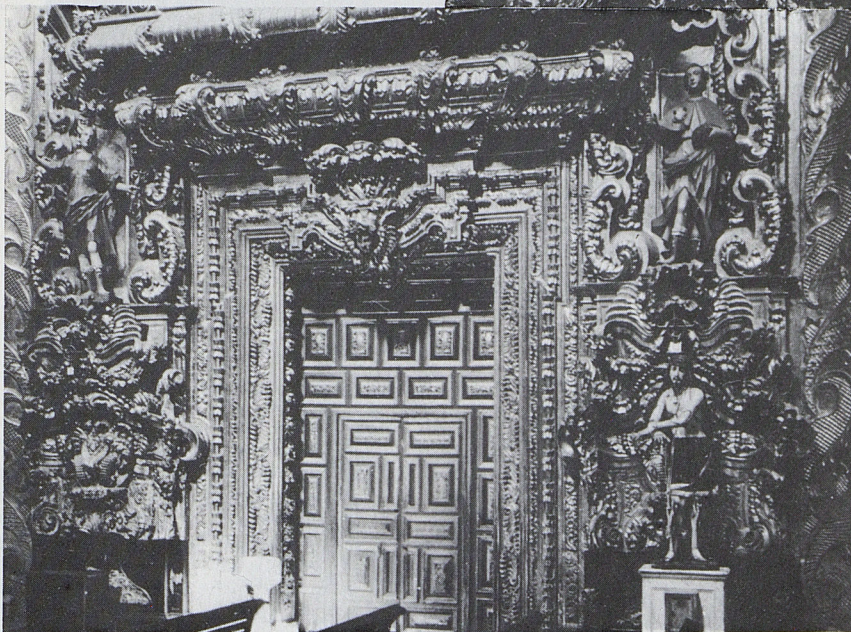
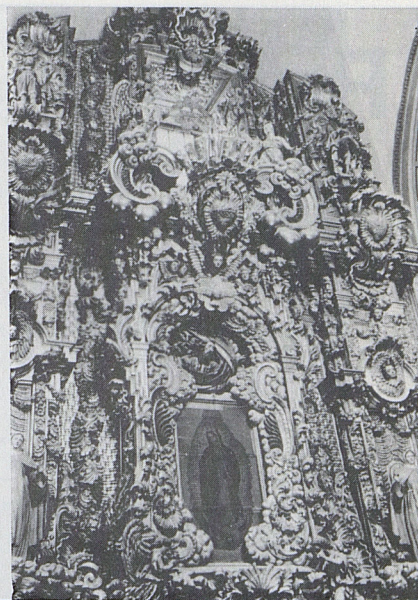
En 1882, l'inauguration du chemin de fer central Mexico-Querétaro donna lieu à de grandes réjouissances et à l'organisation dans la ville d'une exposition industrielle.

Population :	410 390 habitants
Altitude :	1 816 mètres
Température moyenne en juin :	28,1 °
Distance entre Querétaro et Mexico :	211 km

À l'époque de la Révolution, Querétaro fut encore une fois proclamée capitale provisoire de la République, par un décret du 2 février 1916, signé par Venustiano Carranza, chef de l'armée constitutionnaliste. Le congrès constituant, convoqué par le décret du 19 septembre 1916, se réunit à Querétaro à partir du 1^{er} décembre de cette même année et entreprit la discussion des articles de la Constitution, qui fut promulguée le 5 février 1917, et qui est encore aujourd'hui la *carta magna* du pays.

Querétaro conserve nombre de monuments témoins de son prestigieux passé. L'un des plus anciens, le couvent San Francisco, construit à la fin du XVI^e siècle, est aujourd'hui le musée régional.

Du XVIII^e siècle datent les constructions



La luxuriance du churriguerresque.
Intérieur de l'église Santa Clara

les plus typiques du style baroque de Querétaro, en particulier le couvent et l'église de San Augustin. Au XVIII^e siècle également fut construit le majestueux aqueduc, grâce à la contribution financière du Marquis de la Villa del Villar de Aguila, mécène et philanthrope, dont on peut admirer la fastueuse demeure en bordure de la place de l'Indépendance.

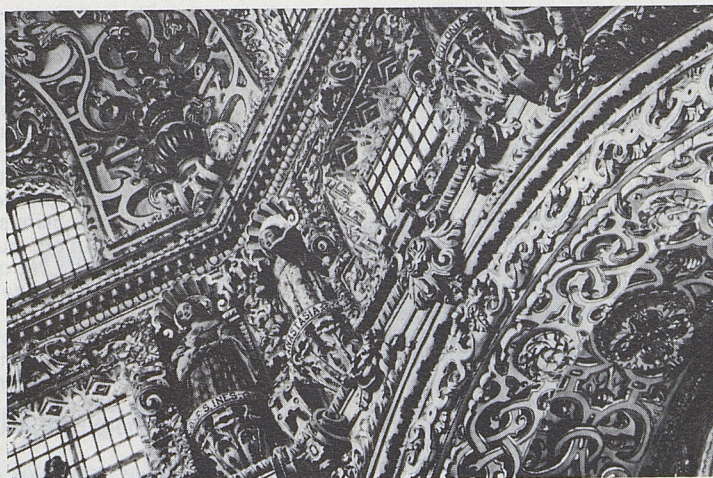
De nos jours, Querétaro a prospéré grâce au tourisme et à la présence de

nombreuses industries de transformation des produits agricoles du Bajío.

Cette vieille cité historique possède paradoxalement le stade de football le plus moderne du Mexique, celui de la *Corregidora*, ainsi nommé en souvenir de Doña Josefa Ortiz de Domínguez, la marraine du mouvement d'indépendance de 1810. Ce stade d'une contenance de 38 000 places a été inauguré le 5 février 1985.

Puebla

La gloire du baroque



*Ci-dessus : Patio de la Casa del Alfeñique
En haut : Chapelle du Rosaire dans l'église Santo Domingo
A droite : Tours de l'église de la Compagnie*

Escale sur la route historique qui unit le littoral du Golfe du Mexique (Veracruz) à la ville de Mexico, Puebla ou, plus exactement Puebla de Los Angeles, qui fut, pendant longtemps, la seconde ville du Mexique, a été fondée en 1531. L'écusson octroyé à Puebla par le Roi-Empereur Charles Quint s'orne de cette devise : « Dieu ordonna à ses anges de garder et protéger ses chemins ».

La ville est située dans le cadre imposant d'une très haute vallée dominée par les volcans aux cimes enneigées : le Popotépetl (5 450 m), l'Iztaccihuatl (5 280 m) et, au sud, le Pic d'Orizaba (5 510 m).

Puebla compte nombre de monuments de l'époque vice royale. Plusieurs d'entre-eux sont remarquables par leurs façades entièrement recouvertes de faïences polychromes dûes à l'artisanat local. Puebla est, en effet, renommée pour ses *azulejos* (céramiques) qui décorent palais, églises, maisons et fontaines.

Le *Zocalo*, la place principale est remarquable pour ses fontaines, ses arbres imposants et ses maisons à arcades, qui abritent des boutiques et des terrasses de café.

L'église San Francisco, la plus ancienne, comporte encore certains éléments de style gothique, (charpente et voutes), mais la façade principale de style baroque est ornée d'*azulejos*. La cathédrale, l'une des plus vastes du Mexique, commencée en 1575, comporte cinq nefs. Les travaux furent poursuivis pendant tout le XVII^e siècle. La façade ne fut achevée qu'en 1664, la tour orientale en 1680 et les portails latéraux en 1690. La tour occidentale date du XVIII^e siècle (1768).

Population :	1 407 900 habitants
Altitude :	2 144 mètres
Température moyenne en juin :	24,1°
Distance entre Puebla et Mexico :	127 km

Autre monument justement renommé : l'église Santo Domingo, proche du Zocalo, dont la sévère façade date de 1610. L'intérieur, de dimensions imposantes, de style renaissance, est justement célèbre pour ses céramiques et pour son merveilleux rétable baroque. Le couvent de Santa Mónica, fondé en 1600, est aujourd'hui converti en musée, ainsi que la *Casa del Alfeñique*, où l'on peut admirer de riches collections d'objets de l'artisanat local et de costumes régionaux.



L'église Santa Maria de Tonantzintla, décoration intérieure

Toluca

Au pied des volcans enneigés

Au siècle dernier, Puebla fut, en 1862 et 1863, le théâtre de combats acharnés entre les forces mexicaines fidèles au gouvernement libéral de Bénéto Juárez, et le corps expéditionnaire français envoyé pour soutenir les prétentions de l'Empereur Maximilien 1^{er}. Après la grande victoire mexicaine du 5 mai 1862, les partisans de Maximilien revinrent à l'assaut l'année suivante, et les assiégés, furent obligés de capituler le 17 mai 1863.

De nos jours, Puebla, qui fut, de tout temps, un important centre de production des *azulejos*, est devenue l'une des capitales de l'industrie textile mexicaine. Les environs de Puebla offrent d'intéressantes excursions en particulier vers le petit village de Tonantzintla, dont l'église Santa Maria est remarquable par sa foisonnante décoration interne, merveilleux exemple du baroque mexicain. Le stade Cuauhtémoc de Puebla, l'un des plus beaux du Mexique, a été agrandi en vue de la coupe du monde 1986. L'édification de nouvelles tribunes a porté à 36 416, le nombre des places disponibles.

Toluca est la capitale de l'Etat de Mexico, l'un des plus étendus du Mexique, en dépit du terrain cédé à d'autres Etats et du fait qu'il ait été amputé de la portion de son territoire qui constitue aujourd'hui le District Fédéral.

La ville est située dans une très haute vallée, à proximité des plus hauts sommets du Mexique et, en particulier du majestueux Nevado de Toluca.

A l'époque pré-hispanique, Toluca était la capitale des Matlatzincas, tribu du groupe de Otomis, qui occupait cette région montagneuse. A l'époque vicéroyale, la petite bourgade connut une certaine prospérité attestée par de nombreux monuments : les chapelles de la Merced et de la Santa-Veracruz (construites toutes deux au XVII^e siècle), les églises del Carmen et de San Juan de Dios (érigées vers 1700) et le portail baroque très orné de la Chapelle du Tiers Ordre, aujourd'hui incorporé à la cathédrale.

La ville s'est surtout développée au XIX^e siècle et elle est devenue, de nos jours, un important centre industriel et commercial.

Toluca s'enorgueillit de son beau palais du Gouvernement (1) qui date de la fin du XIX^e siècle, de son musée des Arts Populaires et de son jardin botanique.

Le football est particulièrement à l'honneur à Toluca, qui possède l'une des équipes les plus dynamiques et les plus populaires du Mexique, celle des « Diables Rouges ».

Apte à recevoir 32 000 spectateurs, le stade Toluca, construit en 1950, a été agrandi et modernisé à deux reprises, à l'occasion du mondial de 1970, et tout récemment en vue de servir à certains des matchs de la coupe du monde 1986.

(1) Il s'agit évidemment du palais du Gouvernement de l'Etat.

Population :	517 000 habitants
Altitude :	2 651 mètres
Température moyenne en juin :	18,2 °
Distance de Toluca à Mexico :	64 km

Irapuato

La cité

des fraises

Cette charmante cité de moyenne importance de l'Etat de Guanajuato trouve sa lointaine origine dans un petit établissement fondé au milieu du XVI^e siècle sur les rives du Rio Irapuato, affluent du Rio Lerma. Le village, qui portait alors le nom de San Marcos Irapuato, prospéra rapidement au cœur de la riche région agricole du Bajío, où depuis 1522, des colons espagnols dirigés par Cristobal de Olid et, plus tard, Nuño de Guzmán, s'étaient établis et avaient, pour la plupart, contracté des unions, légitimes ou illégitimes, avec des femmes indiennes, de race otomi ou aztèque. On affirme aujourd'hui que l'Etat de Guanajuato est la région du Mexique où le brassage des populations est le plus poussé.

La prospérité de la petite bourgade, aux XVII^e et XVIII^e siècles est attestée par nombre de monuments de style colonial, en particulier l'église paroissiale, les églises San José et San Francisco de

Paula, et la Fontaine Florentino qui orne la place Hidalgo. Irapuato ne devait cependant obtenir le statut de ville qu'à la fin du siècle dernier, en 1893.

Irapuato constitue un important marché agricole par lequel s'écoule la production du Bajío : maïs, blé, haricots, pois chiches et surtout la fraise, renommée pour sa saveur exquise, qui est expédiée en grandes quantités vers les villes du pays et de l'étranger.

La ville est également renommée pour ses petites industries de type artisanal : textiles, céramiques, ferblanterie, menuiserie, poterie, fleurs en papier, cierges et bougies...

Le choix d'Irapuato pour être l'un des théâtres du mondial 1986 s'explique par divers facteurs, en particulier par la situation géographique de la ville sur le grand axe de communication qui va de Mexico à León, et qui se divise ensuite en deux branches. L'une en direction du nord, vers Ciudad Juárez et la fron-

tière nord-américaine, et l'autre en direction de l'ouest, vers Guadalajara et les plages et les ports du littoral du Pacifique.

Autre facteur qui guida le choix des organisateurs du mondial ; la fervente « afición » (passion) des habitants pour le football et, par voie de conséquence, la présence à Irapuato d'un stade de belles proportions qui se trouve pratiquement à l'entrée de la ville. Inauguré le 23 mars 1969, le stade Irapuato où se disputèrent en 1981 plusieurs matchs du second mondial de football juvénile, a fait récemment l'objet d'importants travaux qui ont porté sa capacité à plus de 31 000 places.

Population :	327 300 habitants
Altitude :	1 725 mètres
Température moyenne en juin :	23,7 °
Distance d'Irapuato à Mexico :	313 km

Le centre des industries du cuir

León

Comme Irapuato, dont elle n'est séparée que par 54 kilomètres d'autoroute, León est établie dans le Bajío, au centre d'une riche région de production agricole et d'élevage.

Lorsque la ville fut fondée en 1576, sur l'ordre du Vice-Roi Enriquez de Almanza, il y avait déjà plus d'un demi siècle que des colons espagnols avaient établi dans la région des exploitations agricoles et qu'ils avaient fraternisé avec les Indiens Otomis de la seigneurie de Jilotepec, alliés de l'Espagne. La petite bourgade était destinée, dans la pensée de ses fondateurs, à servir de place forte contre d'autres indiens, les Chichimèques, qui guerroyaient alors contre les colonisateurs, et qui, d'ailleurs devaient, quelques années plus tard, accepter la suzeraineté de la Couronne de Castile, par un traité qui leur assurait en contre partie des fournitures d'aliments et de vêtements.

La bourgade se développa au cours de la période suivante en dépit de diverses épreuves : inondations, épidémies, et réveils sporadiques de la guérilla chichi-

mèque. Les recensements de 1719 1743 et 1783 indiquent respectivement les chiffres de 2 896, 6 355 et 9 365 habitants.

Bien que nombre de bâtiments anciens aient disparu, León conserve néanmoins quelques joyaux architectoniques de l'époque vice-royale : l'église de San Juan del Coecillo, la façade latérale de la Cathédrale (qui date de 1760), l'église San Juan de Dios (achevée en 1765) et celle de San Miguel ; et enfin la chapelle Notre-Dame des Anges, de style baroque, terminée en 1808.

La ville s'est rapidement développée au siècle dernier, époque qui vit l'achèvement de la Cathédrale, ainsi que de belles réalisations de l'architecture civile, en particulier les maisons néo-classique de l'avenue de l'Indépendance, le Portal Guerrero, l'Hotel de Ville, l'Arc de Triomphe, la Chaussée des Héros, le théâtre Doblado...

À notre époque, León s'est convertie en une grande cité industrielle, capitale de la chaussure et des industries du cuir. León a été favorisée, comme Irapuato,

par sa situation géographique sur le grand axe routier et ferroviaire qui unit Mexico à Ciudad Juárez et à la frontière nord-américaine, en lançant une branche vers l'ouest, en direction de Guadalajara et du littoral du Pacifique.

À peu de distance de la ville se trouve le Cerro del Cubilete et le fameux monument au Christ Roi de la Paix, et, au-delà, la cité de Guanajuato, capitale de l'Etat, l'un des joyaux architectoniques du Mexique.

León possède un magnifique stade, inauguré en 1966, qui peut accueillir 30 000 spectateurs. C'est dans ce stade que les membres de l'équipe française s'entraîneront et joueront leurs premiers matchs contre les équipes du Canada, de l'Union Soviétique et de Hongrie, respectivement, les 1^{er}, 5 et 9 juin 1986.

Population :	1 232 000 habitants
Altitude :	1804 mètres
Température moyenne en juin :	29,6 °
Distance entre León et Mexico :	383 km

Monterrey

Capitale de

l'industrie lourde

Capitale de l'Etat de Nuevo León, Monterrey fut créée aux toutes dernières années du XVI^e siècle, par Diego de Montemayor, dans une zone aride éloignée de Mexico et des centres de colonisation de l'époque, et qui, de plus, était parcourue par des tribus indiennes belliqueuses.

Ce milieu hostile, peu favorable à l'essor de ce petit établissement, a, en revanche, contribué à modeler la personnalité du « regiomontano », à faire de lui un être persévérant, en lutte contre le milieu hostile, un être qui ne renonce pas et sait attendre son heure.

Au siècle dernier à la faveur du développement des Etats-Unis, Monterrey, jusqu'alors sentinelle avancée dans une zone semi-désertique, s'est convertie en étape importante sur le grand axe de communication reliant Mexico et la région centrale mexicaine à Nuevo Laredo, à la frontière nord-américaine.

De ce fait, Monterrey fut la première ville à subir le choc de l'armée nord-américaine d'invasion, au cours de la guerre mexicano - nord-américaine de 1846-1847 qui devait coûter au pays près de la moitié de son territoire. L'armée est la population opposèrent une résistance héroïque, mais furent obligés de capituler devant des forces supérieures, le 2 octobre 1846.

La reconstruction de la ville fut lente et difficile. L'heure de l'expansion ne devait sonner pour Monterrey qu'aux premières années du XX^e siècle. L'essor de l'industrie sidérurgique fut alors favorisée à Monterrey par la relative proximité des gisements carbonifères du Coahuila et aussi par le voisinage de la frontière des Etats-Unis.

L'inauguration, en 1900, à Monterrey du premier haut fourneau du Mexique fut le point de départ d'un fulgurant essor de l'industrie lourde qui, en un peu plus de quatre vingt ans, devait convertir cette petite cité provinciale de 72 000 habitants en une grande ville, - la troisième du Mexique - de plus de 2 millions d'habitants.

Métropole industrielle et commerciale moderne, aux larges avenues rectilignes bordées de building et de gratte ciels, Monterrey conserve néanmoins quelques témoins de son passé. En particulier la cathédrale, construite au XVIII^e siècle, dont le style composite est marqué par la transition du baroque au néo-classique. Autre vestige du passé : l'évêché situé aux alentours de la ville, sur une hauteur. Construit entre 1787 et 1790, ce monument est l'un est plus originaux de l'art vice-royale, du fait de sa coupole octogonale et de sa luxuriante façade de style churriguerresque.

Monterrey qui fournit actuellement le tiers de la production mexicaine d'acier, possède aussi nombre d'autres industries, dans tous les domaines de la production : industries mécaniques textiles, du verre et de la céramique, produits chimiques, brasseries, construction aéronautique, produits alimentaires, etc.

La passion bien connue des "regiomontanos" pour le football est attestée par la présence à Monterrey de deux stades qui figurent parmi les plus vastes et les plus modernes du Mexique. Le stade **tecnológico**, situé aux alentours de la ville, est le terrain d'entraînement de l'équipe locale. Inauguré le 17 juillet 1950, ce stade agrandi et modernisé en vue de la Coupe du Monde 1986, peut contenir plus de 33 000 spectateurs. Par ailleurs, le **Stade Universitaire**, inauguré en 1967, d'une contenance de 43 000 Places, sert de centre d'entraînement à l'une des équipes les plus dynamiques du Mexique, celle des « Tigres » de l'Université Autonome de Nuevo León.

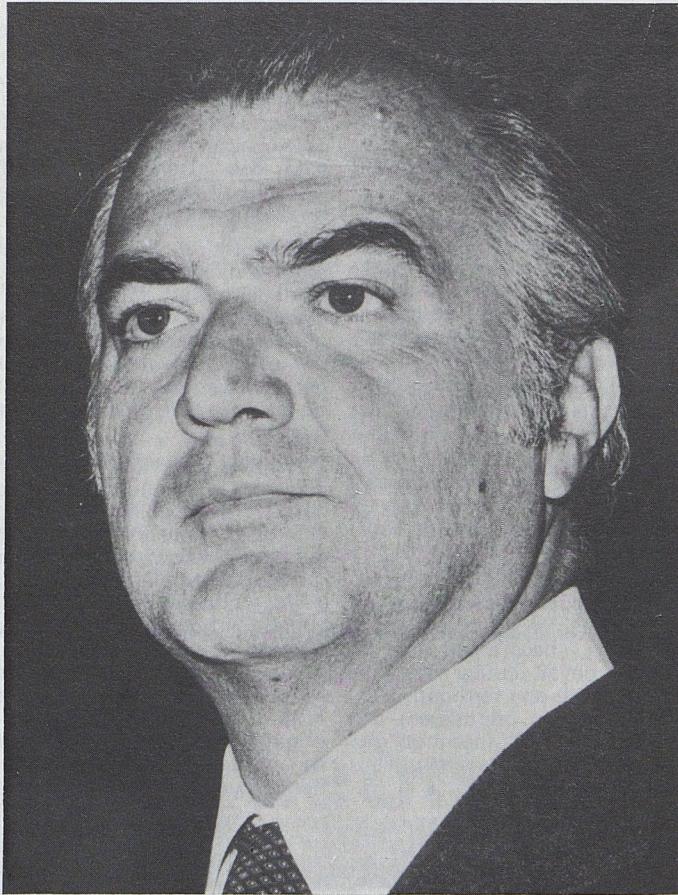
Population :	2 967 900 habitants
Altitude :	522 mètres
Température moyenne en juin :	33,1°
Distance entre Monterrey et Mexico :	949 km



Vue générale de Monterrey. A l'arrière plan, le Cerro de la Silla (Sierra Madre Orientale).

Miguel « Ajuster le service de la dette de la Madrid : à notre capacité réelle de paiement »

En inaugurant le 23 avril dernier à Mexico la XXI^e période de sessions de la C.E.P.A.L. (Commission Économique de l'O.N.U. Pour l'Amérique Latine), le Président Miguel de la Madrid a déclaré que les sacrifices internes imposés aux pays endettés deviennent des obstacles au développement. Il a rappelé que, pour l'ensemble de l'Amérique latine, les intérêts de la dette ont représenté en 1985 le tiers des exportations totales (au lieu de 15 % en 1980) et que, de 1983 à 1985, la région a transféré à l'extérieur plus de 105 milliards de dollars à titre de paiement des intérêts, et n'a obtenu que 18 milliards de dollars de nouveaux prêts. « Il faut - conclut le Président - ajuster le service de la dette à la capacité réelle de paiement de nos économies ». Pour sa part, M. Carlos Salinas de Gortari, ministre du Plan et du Budget, a estimé que les rentrées pétrolières, qui s'élevaient à 21 milliards de dollars en 1980, ne dépasseront probablement pas 6 milliards de dollars pour l'année 1986. Les dépenses publiques ont été réduites de 32 % du P.I.B. en 1981 à 19 % en 1986. Les entreprises du secteur public, qui étaient au nombre de 1155 en 1982, étaient tombées à la fin de 1985 au nombre de 820. « Le processus de réduction des dépenses publiques - déclara le ministre - a atteint ses limites ». M. Salinas de Gortari a ajouté que le Gouvernement mexicain se proposait de favoriser le développement des exportations non pétrolières et des investissements étrangers.



Alfredo del Mazo, nouveau Ministre de l'Énergie

Le 19 avril dernier, le Président du Mexique a nommé ministre de l'Énergie, des Mines et des Industries Nationalisées, M. Alfredo del Mazo Gonzalez, jusqu'alors Gouverneur de l'État de Mexico.

Alfredo del Mazo succède à M. Francisco Labastida Ochoa, qui, avec l'appui du P.R.I., présente sa candidature aux élections qui se dérouleront prochainement dans le Sinaloa en vue de la désignation du gouverneur de ce État.

Né à Toluca (capitale de l'État de Mexico), le 31 décembre 1943, Alfredo del Mazo, après ses études secondaires dans sa ville natale et une licence d'administration à l'Université de Mexico (U.N.A.M.), poursuivit en Angleterre, en Argentine et aux États-Unis des études spécialisées en matière d'économie, de finances et de commerce extérieur.

Entré à la Banque Commerciale Mexicaine, Alfredo del Mazo y exerça successivement les postes de sous-directeur, puis directeur de succursales, de sous-directeur puis directeur de la branche internationale. À l'âge de 19 ans, en 1962, il adhère au P.R.I. où il participe aux activités de la section juvénile, puis de l'I.E.P.E.S., l'Institut d'Études Politiques, Économiques et Sociales du parti. Au cours des dix dernières années, Alfredo del Mazo a occupé d'importantes fonctions, en particulier celles de directeur général de la Banque Minière et Commerciale, puis de directeur général de la Banque Ouvrière. Élu en juillet 1981, Gouverneur de l'État de Mexico, et fit preuve de compétence, de rigueur et d'énergie dans l'exercice de ses fonctions.

Faits

et

perspectives

Un programme de développement touristique

En vue de donner une nouvelle impulsion au tourisme mexicain qui a déjà marqué des progrès sensibles au cours des deux dernières années, le Ministère du Tourisme a adopté le 12 mars dernier, un Programme d'Action Immédiate, (PAI), qui prévoit notamment des mesures en vue d'assurer aux touristes étrangers une meilleure information et une plus sûre protection, grâce en particulier à une plus stricte vigilance de la Police Fédérale des Chemins. En vue de mettre en œuvre la devise "Soyez amis des touristes" une campagne sera développée dans la population et les services d'accueil (police migratoire, douanes, personnel des transports et des hôtels) en vue de garantir aux visiteurs étrangers une réception plus chaleureuse et des services plus attentifs. Les contrôles policiers, et les formalités douanières seront simplifiés et accélérés. Un effort sera réalisé en matière de transports : multiplication au long des routes de postes distributeurs d'essence sans plomb, tarifs préférentiels à bord des avions et dans les hôtels pour les touristes voyageant en groupe, facilités aux vols "charters", autorisation aux lignes étrangères d'accroître la fréquence de leurs vols, développement des transports maritimes. Le gouvernement mexicain investira 2.174 millions de pesos en vue de l'amélioration des installations portuaires des Ensenada, Los Cabos, Mazatlan, Puerto Vallarta, Ixtapa-Zihuatanejo, Acapulco, Cozumel et Cancún. De nouveaux règlements faciliteront l'importation de matériels en vue de l'organisation au Mexique de foires et d'expositions. L'investissement en matière touristique sera favorisé, et les règlements en vigueur seront assouplis en vue de faciliter aux étrangers l'acquisition en condominium d'hôtels ou de chaînes d'hôtels au Mexique.

Nouvelle stratégie du Commerce Extérieur

Dans une déclaration publiée le 6 mai dernier par plusieurs journaux de Mexico, le Ministre du Commerce et du Développement Industriel, M. Hernandez Cervantes, a affirmé que les négociations seront activement menées en vue de la signature avant 1988, dans le cadre du GATT, d'un nouveau traité de commerce avec les Etats-Unis, avec lesquels le Mexique réalise 80 % de ses transactions commerciales et auxquels il vend approximativement 50 % de sa production pétrolière.

Le Ministre ajouta que ce traité constituait l'un des éléments de la nouvelle stratégie adoptée par le Mexique en matière de commerce extérieur. Deux mesures ont déjà été édictées dans le cadre de cette stratégie : l'élimination des autorisations préalables d'importa-

tion et l'adhésion du Mexique au GATT. Décision d'une importance non seulement nationale mais internationale, puisque le Mexique était l'un des trois grands pays n'ayant pas encore adhéré au GATT, les deux autres étant l'URSS et la Chine. Outre le traité avec les Etats-Unis, deux autres étapes sont prévues dans le cadre de cette nouvelle stratégie : la fixation d'une taxe douanière unique à l'importation, qui pourrait être fixée à 30 % et l'élimination des subventions à la production, sauf en ce qui concerne certains produits de base.

Réduction des importations alimentaires

Compte tenu des excellentes récoltes de l'année 1985 et du premier trimestre 1986, le Mexique est en mesure de réduire de 22 % ses importations alimentaires qui — estime-t-on — seront, pour l'année 1986, de l'ordre de 7 millions de tonnes.

En faveur du désarmement

Le Président Miguel de la Madrid a invité les cinq Chefs d'Etat ou de Gouvernement d'Argentine, de Suède, de Grèce, de l'Inde et de Tanzanie à se réunir à Mexico le 6 août prochain en vue de réaliser de nouveaux efforts en faveur du désarmement, du dialogue et de la concertation. Le Mexique et les cinq pays invités avaient lancé un premier appel en janvier 1985 à New Delhi en faveur de la paix et du désarmement.

Réunion de Contadora au Costa-Rica

Réunis à San de Costa-Rica à l'occasion de l'intronisation du nouveau Président de ce pays, les membres de Contadora et ceux du groupe de soutien (Argentine, Brésil, Pérou, Uruguay) ont déclaré dans un communiqué (9 mai 1986) que l'Amérique Latine devait donner la preuve de sa capacité à résoudre ses propres problèmes. Condamnant toute intervention extérieure dans les conflits d'Amérique Centrale, et tout appui étranger donné aux forces irrégulières qui opèrent dans la région, les signataires du communiqué ont demandé que les négociations sur les points non encore résolus de l'Acte de Paix de Contadora soient activement poussées afin que le traité puisse être signé en juin prochain. Les signataires ont décidé de mettre en œuvre des mesures concrètes de coopération économique et sociale afin d'atténuer les effets de la crise économique dans les pays d'Amérique Centrale. Un mois auparavant, le 15 avril, à Mexico, à l'occasion d'une réunion entre le Chancelier Bernardo Sepúlveda et les Ambassadeurs des douze pays de la C.E.E, ces derniers avaient réaffirmé le soutien sans réserve de leurs gouvernements respectifs à la politique de Contadora.

Nouvelles brèves

Rapport de la Banque du Mexique :

Le solde positif de la balance commerciale tomba en 1985 à 8 406 millions de dollars, précise le rapport de la Banque du Mexique publié en mars 1986. Les exportations s'élevèrent à 21 866 millions de dollars (10 % de moins qu'en 1984), dont 14 767 millions de dollars pour le secteur pétrolier (baisse de 11 %). Les importations, en hausse de 20 %, s'élevèrent à 13 460 millions de dollars. Les paiements des intérêts de la dette atteignirent 9 917 millions de dollars. L'accroissement du P.I.B. fut de 2,7 %. Le rapport signale en outre la baisse des investissements du secteur public, la persistance préoccupante de l'inflation et les difficultés de financement des entreprises privées.

Comité interaméricain de développement sidérurgique :

Le Mexique, l'Argentine, le Brésil et le Venezuela ont créé un Comité d'Action pour la coopération dans le Secteur Sidérurgique : le C.A.S.I.D.E.R., qui siègera à Caracas. Objectifs : adaptation de la production aux besoins de la région, amélioration des techniques, développement de nouvelles industries, étude des moyens propres à obtenir une réduction des obstacles opposés, notamment aux Etats-Unis, à l'entrée des produits sidérurgiques latino-américains.

Réduction des subsides :

Au cours d'une réunion de travail avec les représentants de la C.O.N.A.S.U.P.O. (Compagnie Nationale de Subsistances Populaires, organisme d'Etat), le Président Miguel de la Madrid a confirmé la suppression, pour cause d'économies, des subsides octroyés directement ou indirectement à certains produits afin de maintenir les prix à un bas niveau. Certaines de ces subventions auraient été détournées de leur but dans la mesure où ils favorisaient des classes relativement aisées. Par contre les subventions seront maintenues pour les produits nécessaires à l'alimentation des classes économiquement faibles. Le Président a déclaré qu'il n'était nullement opposé à l'élargissement des activités des sociétés privées dans le domaine de la commercialisation des produits agro-alimentaires, mais que la C.O.N.A.S.U.P.O. doit poursuivre ses activités en vue de freiner les hausses de prix alimentaires et les manœuvres spéculatives.

Fonds de reconstruction :

Le ministre des Finances, M. Jesus Silva Herzog a fait savoir que grâce à la solidarité nationale, le Fonds National de Reconstruction de la ville de Mexico a recueilli 40 milliards de pesos.



Quelques notes sur la cuisine mexicaine

*Ainsi donc, amis d'Europe, il n'y a pas de quoi
vous alarmer devant les nouveautés de l'Amérique,
car elles ont aussi leur vieillesse.*

*Alfonso Reyes,
dans « Mémoires de cuisine et de cellier »*

Avant d'inviter les lecteurs à savourer ces brèves notes sur la cuisine mexicaine, il faudrait éclaircir deux choses. La première, c'est que le « chili con carne » est un plat inventé aux Etats-Unis qui n'a rien de mexicain, sauf le faux passeport sous lequel il voyage à travers le monde depuis quelques années, en se donnant des airs de « charro ». La seconde est que, contrairement à ce que l'on pense, toute la cuisine mexicaine n'est pas pimentée. Il est vrai que dans un seul des plats nationaux, le « mole poblano », interviennent plus de dix sortes différentes de piments avec lesquels - joints à d'autres ingrédients comme le chocolat et la cacahuète - on confectionne une sauce d'une agressivité exquise qui exige, pour être goûtée, un esprit ouvert aux saveurs audacieuses. Il est vrai, aussi, qu'au Mexique, il existe une variété infinie de piments de toutes formes, tailles, couleurs, arômes et saveurs qui d'une manière ou d'une autre ont traditionnellement fait partie de notre cuisine. Mais leur présence dans un plat ou une sauce, et l'intensité de leur saveur piquante, dépendent du goût du cuisinier et, surtout, des habitudes du consommateur.

Mais, il est facile de dire ce que la cuisine mexicaine n'est pas - ou n'est pas toujours - il est difficile en quelques lignes, de donner une idée de son immense richesse sans tomber dans une énumération de plats dont les noms ne diraient pas grand chose aux lecteurs mais qui par leur seule évocation font venir l'eau à la bouche à celui qui les écrit. Si bien que, sous réserve d'en mentionner quelques-uns par la suite, il vaudrait la peine, de signaler tout d'abord que cette richesse, que j'ai qualifié d'immense, est le fruit tout à la fois de l'abondance et de la rareté qui y ont contribué. L'abondance sous forme de vastes rivages et territoires où se retrou-

vent tous les climats et avec eux une flore et une faune maritime et terrestre d'une variété surprenante.

La rareté, parce que les pénuries causées par les sécheresses et autres calamités, les famines, aiguissent l'esprit d'invention culinaire et enseignent aux peuples à manger jusqu'au moindre des animaux comestibles, et jusqu'à la dernière partie comestible de l'animal. Avec les disettes, on apprend aussi à découvrir dans les fruits, légumes ou herbes de la plus humble apparence - ou même de sinistre apparence - des saveurs d'une qualité insoupçonnée. Deux exemples : la sapotille foncée, fruit noir d'un goût très délicat, et le champignon parasite du maïs, le « huitlacoche », que Brillat-Savarin n'aurait pas dédaigné. Les conquistadors, d'autre part, mirent leur grain de sel dans ce qui était une cuisine de haut vol et, avec des animaux domestiques et quelques légumes, céréales et épices qui n'existaient pas en Amérique, ils contribuèrent au développement et à la saveur d'une nouvelle cuisine métisse qui hérita du caractère de la cuisine dans le ventre duquel elle avait été conçue : l'aborigène. Il fut plus facile aux Espagnols d'obtenir que les indiens renonçassent à leurs dieux, qu'à leurs plats. Peut-être que les Mexicains - comme c'est le cas des Français aussi je pense - ont leur âme dans l'estomac. Ou peut-être parce que c'était trop demander à un peuple qui a donné au monde la tomate, le cacao, la vanille, l'avocat...

Cette cuisine métisse s'est transformée, avec les siècles, en une multitude de cuisines régionales comme la yucatèque, celle de Puebla, de Veracruz, du Jalisco et d'autres encore, très différentes par leurs plats, très semblables par leur esprit. Disons que, entre un « poulet pibil », un plat non pimenté à base de pâte de rocouyer et d'oranges aigres, et

le « chile en nogada » dans la confection duquel interviennent un hachis de viande, des raisins secs, de la crème, des noix de Castille et des grenades ; ou entre un « manchamanteles » de porc pour lequel l'ananas et la banane sont nécessaires ; et un « pozole » avec ses indispensables pois chiches, petits navets et des « tamales » de cervelle et de chénopode, disons qu'entre ces plats il y a autant de différences que celles qui existent entre les paysages - la couleur de la terre et de la montagne, les fleuves et la saveur de l'air - des régions dont ils sont originaires, mais le même sang y coule : un sang alimenté par la passion et la sagesse de celui qui les cuisine, et par l'onction de celui qui a la chance de les manger.

Pour brèves que soient ces notes, il est impossible de ne pas mentionner la tortilla et la pâte de maïs avec laquelle elle s'élabore. Connue dans le monde entier dans sa version cinématographique et texane, ce pain mexicain, parent lointain del *chapati* de l'Inde, est presque inconnu des étrangers dans ses mille et une variantes et transformations qui, sous des noms qui oscillent du pédestre à l'allégorique, du comique au poétique - tacos et huaraches, gorditas y chalupas, tostadas et papatzules - renferment, soutiennent, abritent des surprises et des plaisirs non nécessairement piquants, mais nécessairement exquis.

Impossible aussi, bien qu'au passage et comme dessert, de ne pas dédier un éloge aux fruits mexicains - la sapotille dont on a déjà parlé, la figue de barbarie, le cachiman, la mammée et tant d'autres - aux glaces et « eaux rafraîchies », de même qu'aux « ates », pâtes et gelées - un « paradis de compote », comme a dit le poète mexicain Ramón López Velarde. Quand vous irez au Mexique, *bon appétit !*

Le jeu des astres



L'Amérique est le continent d'où est originaire l'hévéa ou arbre à caoutchouc, et ce fut l'Amérique aussi qui inventa la pelote. Christophe Colomb, en Haïti, en 1493, vit que les natifs jouaient avec

DÉCÈS DE JOSÉ FUENTES MARES

Le journaliste et historien José Fuentes Mares est décédé le mercredi 9 avril, à Mexico, à l'âge de 66 ans, victime d'une leucémie. Né dans l'Etat de Chihuahua, Fuentes Mares fit ses études de Lettres et de Philosophie en Europe, et fut membre de l'Académie Mexicaine d'Histoire. Il fut recteur de l'Université de Chihuahua, fonda et dirigea le journal *Novedades* du même Etat, après avoir collaboré à différentes publications de la capitale. Il exerça aussi, temporairement des fonctions diplomatiques en Espagne. Dans son œuvre historique, considérée comme conservatrice - quoique peut-être d'un conservatisme modéré et élégant, un tant soit peu ironique - Fuentes Mares étudia amplement l'Intervention Française à Mexico, le rôle qu'y joua le président Benito Juárez, et le règne de Maximilien. Il consacra aussi un livre *L'impératrice Eugénie et son aventure mexicaine* à l'influence exercée par l'impératrice des Français sur le projet avorté d'implanter au Mexique une monarchie catholique avec à sa tête un prince européen. Parmi ses ouvrages, il convient de souligner : « *Poinsett, histoire d'une grande intrigue* », « *Juárez et l'intervention* », « *Juárez et l'Empire* », « *Santa Anna, aurore et déclin d'un comédien* ».

des sphères qu'ils se jetaient entre eux Et Hernan Cortés, à Tenochtitlan, assista à un spectacle dans lequel cette sphère acquérait la catégorie d'un soleil d'obsidienne : si tout jeu est le symbole d'une bataille, d'une lutte pour la survie et la suprématie - d'où l'espace où il se réalise s'impose comme une zone sacrée - dans le monde aztèque le jeu de pelote représentait quelque chose de plus qu'un rite terrestre : il reproduisait le mouvement, le jeu éternel des astres dans l'Univers. Mentionné dans divers textes, et parmi eux dans le Chant XV recueilli par Sahagún, le jeu de pelote - en nahuatl *olloma* - apparaît fréquemment illustré dans la majeure partie des dits Codex Mexicains, ou le terrain où cancha est divisé en quatre

sections, chacune correspondant aux quatre couleurs cosmiques : rouge pour l'orient, bleu foncé pour le nord, jaune pour le couchant, vert pour le sud, selon la distribution la plus courante. Le terrain, appelé en nahuatl *tachtli*, consistait en un parallélogramme de dimensions variables, cerné de murs de trois mètres de haut. Sur les murs latéraux il y avait de chaque côté un anneau de pierre scellé à une hauteur d'environ deux mètres et demi. Jacques Soustelle dans son ouvrage devenu classique *La vie quotidienne des aztèques à la veille de la conquête espagnole* nous dit que sur le terrain de ce jeu - auquel ne pouvait participer que la classe dirigeante - existait une ligne qui divisait le camp des deux équipes rivales, et que l'objectif était de lancer une balle en caoutchouc épais dans le camp opposé ; mais le jeu se décidait en faveur de la première équipe qui réussissait à faire passer la balle par un des anneaux en pierre. Ce coup, le plus difficile, atteignait sans doute la hauteur d'un exploit, si nous tenons compte du fait que les participants ne pouvaient toucher la balle qu'avec les genoux et les hanches - protégés avec des genouillères et des tabliers de cuir - et que le diamètre de la balle était à peine de dix centimètres de moins que le diamètre d'ouverture de l'anneau. Il ne semble donc pas étrange, que le joueur qui parvenait à cet exploit, obtienne en récompense les vêtements des spectateurs. Le jeu de pelote aztèque, cependant, finit par se désacraliser et se transformer en un divertissement banal où le plus important était ce qu'on gagnait ou perdait - parfois de grandes fortunes - avec les paris. Dans certains endroits de la République Mexicaine survivent quelques-uns de ces terrains, en bon état de conservation, comme à Chichén Itzá, Tula et Tajín.

*En haut : joueur de pelote. Terre cuite. Provenant de Jalisco. Epoque classique (400-700 de notre ère).
En bas : joueur de pelote. Epoque classique (400-700 de notre ère) provenant de Jaina. Etat de Campeche
Musée d'anthropologie de Mexico*





Semaine culturelle à la maison des Etudiants Mexicains

La semaine culturelle (23-30 avril) organisée par la Direction et les Etudiants de la Maison du Mexique a débuté le 23 avril par une soirée, sous la présidence de l'Ambassadeur du Mexique en France, M. Jorge Castañeda. Les diverses manifestations inscrites au programme ont donné une fidèle image de quelques uns des aspects essentiels de la culture mexicaine : le cinéma avec les deux chefs d'œuvre d'Emilio Fernandez, " Maria Candelaria " et " La Perla " ; les cultures pré-hispaniques, grâce à une conférence de Madame Alicia Basarte et à un documentaire sur " el Templo Mayor " ; les problèmes de la ville de Mexico, étudiés dans le documentaire " Sinfonia de una Ciudad " ; les costumes typiques, présentés par le groupe folklorique de la Maison du Mexique ; les chansons populaires, dans le cadre d'une " soirée bohème " ; et enfin la cuisine le 27 avril grâce à un délicieux déjeuner mexicain.

HOMMAGE AU PROFESSEUR LOPEZ VASQUEZ

« Juvencio López Vasquez a démontré qu'il est possible d'avoir le cœur en deux lieux différents quand la passion est nourrie par deux cultures » - déclara Fernando del Paso, attaché culturel du Mexique en France, à l'occasion de l'hommage rendu à López Vasquez (1900-1986) doyen de l'enseignement du Français au Mexique, le 22 mai, au Centre International d'Études Pédagogiques (Sèvres). Au cours de cette cérémonie présidée par M. Jorge Castañeda, Ambassadeur du Mexique, M. Alexandre, Secrétaire général de la F.I.P.E., M. Degremont, Président de l'Alliance Française et les Professeurs Chevalier et Lafon, ex-directeurs de l'I.F.A.L., ont salué la mémoire de Lopez Vasquez.

Paris rend hommage à Zuñiga

" Pureté ", tel est le mot qui revient le plus souvent sous la plume des exégètes de l'œuvre de Francisco Zuñiga. Il conviendrait d'ajouter les termes de dépouillement, " puissance " et " mouvement ", pour caractériser l'œuvre de cet artiste que Paris découvre ou redécouvre à l'occasion de deux expositions, l'une de lithographies, au Centre Culturel du Mexique, (16 avril - 17 mai), l'autre de sculptures et dessins au jardin et à l'Orangerie des Tuileries (15 avril - 26 mai 1986).

D'origine Costa-Ricaine (il naquit à San Jose de Costa Rica en 1912). Zuñiga qui apprit à tailler la pierre et à sculpter le bois dans l'atelier de son père, sculpteur d'images pieuses, se définit lui-même comme artiste-artisan. Arrivé au Mexique en 1936, professeur, à partir de 1938, à l'École des Beaux Arts de Mexico, plus connue sous le nom de " La Esmeralda ", il a participé au puissant mouvement culturel mexicain et a collaboré avec quelques uns des artistes mexicains les plus prestigieux de notre époque : Siqueiros, Tamayo, Juan O'Gorman, Pedro Coronel, José Luis Cuevas.

L'œuvre de Zuñiga, très connue grâce aux monuments qu'il éleva à Campeche, à Veracruz, à Morelia, et aussi à San José de Costa-Rica et à San Salvador, a été popularisée par nombre d'expositions à Mexico, au Canada, aux Etats-Unis, en Europe - notamment en Angleterre et en Hollande - et au Japon. Particulièrement

apprécié dans ce pays, Zuñiga a obtenu en 1984 le prix Kotaro Takamura, pour son " Groupe face à la mer ".

Jacques Soustelle a souligné les racines pré-hispaniques de l'œuvre du sculpteur. *" Quand j'ai vu pour la première fois une statue de Francisco Zuñiga - écrit-il - une femme la tête à demie couverte d'un châle, il m'a semblé, pour un instant, que je me trouvais devant un chef d'œuvre de l'art ancien ".*

Sculptées en bronze ou en marbre de Carrare, en marbre noir du Mexique, en marbre rouge d'Iran, en pierre de Xaltocan, sur bois ou en terre cuite, les statues de Zuñiga ont pour thème essentiel la femme, indienne ou métisse. Tantôt immobiles, les yeux clos, emmurées dans leur spiritualité comme la " femme qui prie ", tantôt truculentes, la bouche rieuse, desséchées ou exhibant un ventre gonflé, caricatural, seules ou en groupe, marchant, ou dansant, énormes et pourtant légères, le drapé flagellé par le vent comme dans le " groupe face à la mer ", les modèles de Zuñiga, femmes luchitecas, yucatecas ou chamulas, paysannes ou vendeuses de poissons, représentent les races et les professions du menu peuple innombrable du Mexique. Aussi Jacques Soustelle, dans sa belle préface au catalogue de l'exposition du Musée de l'Orangerie, a-t-il pu définir Zuñiga comme *" l'authentique représentant de l'art moderne du Mexique et le continuateur d'une tradition plastique dont l'origine se perd dans la nuit des temps ".*



NOUVELLES DU MEXIQUE

Revue fondée en 1955 par Jaime Torres Bodet

Numéro 20

Mai 1986

SOMMAIRE

Couverture : Poster du « Mundial » représentant les Atlantes, de Tula.

PREMIÈRE PARTIE

Histoire et Idiosyncrasie

175 ans d'Histoire Nationale en quatre étapes par José Iturriaga	1 - 4
Entre la mexicanité et l'université par Fernando del Paso	5 - 7

DEUXIÈME PARTIE

Mundial 86

Pique, la mascotte, les équipes, le calendrier L'équipe mexicaine. Hugo Sánchez	8 - 9 - 10
Les villes du Mundial Les stades de Mexico	11
Guadalajara	12 - 13
Nezahualcōyotl	13
Querétaro	14 - 15
Puebla	16 - 17
Toluca	17
Irapuato et León	18
Monterrey	19

TROISIÈME PARTIE

Faits et perspectives	20 - 21
-----------------------------	---------

QUATRIÈME PARTIE

Thèmes culturels

Notes sur la cuisine mexicaine	22
Le jeu des Astres	23
Paris rend hommage à Zuñiga	24

3^e de Couverture Chronique des Livres

Dos de couverture : Femme en prière, statue de Francisco Zuñiga

Responsable de l'édition :
Elena de Ribera,
Attachée de presse

AMBASSADE DU MEXIQUE EN FRANCE
SERVICES CULTURELS
9, RUE DE LONGCHAMP
75116 PARIS

